

Rédac' la revue

N°13 - Décembre 2019

ACTU · LGBTQIA · SANTÉ ·
CULTURE · POLITIQUE ·
SEXO · TÉMOIGNAGE ·

CHEFF

LGBTQIA : LESBIENNE - GAY - BI - TRANS - QUEER - INTERSEXUÉ·E - ASEXUEL·LE

LES LUTTES LGBTQIA+ D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

D'OÙ ON VIENT ET VERS OÙ ON VA

LITTÉRATURE

« Beauté fatale » de Mona Chollet

BISEXUALITÉ

Quand l'invisible a la forme d'une case

STONEWALL

Naissance d'un mythe

BOY DE CHANEL

Cette pseudo-innovation

SEXO

La sous-culture fetish gay



SOMMAIRE

NUMÉRO 13
DÉCEMBRE 2019



AVANT TOUTE CHOSE

2 SOMMAIRE

3 ÉDITO

DES NOUVELLES DES CHEFF

4-5 CONFÉRENCE ANNUELLE DES MEMBRES D'IGLYO
Petit retour de Brice à Helsinki

SOCIÉTÉ

6-9 BOY DE CHANEL
Cette pseudo-innovation...

DOSSIER : LES LUTTES LGBTQIA+ D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

11 STONEWALL, NAISSANCE D'UN MYTHE
L'importance et l'origine des mythes dans les luttes sociales

12-15 BISEXUALITÉ
Quand l'invisible a la forme d'une case

16-17 LES PRINCIPES DE JOGJAKARTA
Petit point légal, par Amaury

18-21 LGBTQIA+ ET POLITIQUE
Jeunes LGBTQIA+ dans le monde politique belge francophone

CULTURE

23-25 LA RESPONSABILITÉ DES INFLUENCEURS SUR INTERNET
Coup de gueule vis-à-vis de Nawak

26-27 MUSIQUE : DE L'ART D'ÊTRE « BONS AMIS »
Reflexions sur les relations de Franz Liszt

28-29 LITTÉRATURE : LA CONFUSION DES SENTIMENTS
L'homosexualité au sein de l'oeuvre

30-31 LITTÉRATURE : « BEAUTÉ FATALE »
Lecture transversale de l'oeuvre de Mona Chollet

SEXO

32-35 LE MILIEU FETISH GAY
Démystification et histoire de cette sous-culture LGBTQIA+

La majorité des images présentes dans cette revue ne sont pas la propriété des CHEFF et ne sont là qu'à but illustratif et en droit de citation

ÉDITO

par Corentin, rédacteur en chef du Rédac'CHEFF



Stonewall, cinquante ans déjà...

Le 28 juin 1969, au sein du bar «Stonewall Inc» à New York, ont lieu de violentes descentes policières à caractère homophobe, comme presque tous les soirs. Seulement, cette énième agression est la goutte d'eau qui fait déborder le vase, provoquant ainsi une rébellion de la communauté LGBTQIA+, révolte notamment menée par les femmes transgenres, racisées et activistes Sylvia Rivera et Marsha P. Johnson (également drag queen). Cette révolution queer donne alors naissance à ce qu'on a longtemps nommé les «Gay Prides» (lesquelles sont désormais appelées Prides afin de les rendre plus inclusives), à savoir les manifestations menées par les personnes n'entrant pas dans les normes hétérosexuelles, cisgenres et dyadiques¹.

Qu'en est-il un demi-siècle plus tard ? Que s'est-il vraiment passé à Stonewall ? Que devons-nous encore obtenir en Occident et ailleurs ? Quelles sont les luttes LGBTQIA+ d'hier et d'aujourd'hui ? Ce numéro permet de faire le point et de traiter certaines thématiques : la visibilité bisexuelle, les principes de Jogjakarta, les jeunes MOGAI² dans le paysage politique belge...

Comme vous pouvez le constater, je suis le nouveau rédacteur en chef, et je profite de cet édito pour remercier les comités de rédaction et de correction de m'avoir accordé leur confiance et pour féliciter Maxence Ouafik, mon prédécesseur, pour l'excellent travail qu'il a effectué ces deux dernières années. J'espère donner le meilleur de moi-même pour ce projet des CHEFF qui me tient à cœur.

ARRÊT SUR IMAGES



REDACTION EN CHEF
Corentin Marseu

COMITÉ DE RÉDACTION

Adrien Journal
Amaury Evraud
Brice Gillain
Camille Warnier
Charlie Lamourette
Coline Leclercq
Corentin Marseu
Mailys Le Prettre

CORRECTION

Coline Leclercq
Julien Devresse

COORDINATION

Coline Leclercq

GRAPHISME

Adrien Journal

1. Dyadique : personne non intersexe

2. MOGAI : Marginalized Orientations, Gender identities, And Intersex, à savoir «Orientations et identités de genre marginalisées et intersexes».

Pour toute réclamation liée aux photos utilisées : adrien@lescheff.be

Quoi de neuf?

Petit retour de la conférence annuelle

des membres d'IGLYO



PROGRAMME 2019 DE LA CONFÉRENCE ANNUELLE DES MEMBRES D'IGLYO

VENDREDI 4 OCTOBRE WELCOME TO HELSINKI

- 07:45 - 08:15 transport to venue
- 08:15 - 09:00 breakfast
- 09:00 - 09:30 registration
- 09:30 - 09:50 welcome & opening speeches
- 09:50 - 10:15 culture and diversity
- 10:15 - 10:45 how the AMC works
- 10:45 - 11:30 welcome to the AMC
- 11:30 - 11:50 break
- 11:50 - 12:50 getting to know each other
- 12:50 - 13:50 lunch
- 13:50 - 14:30 Li Andersson, minister of education
- 14:30 - 16:00 workshops
 - a) iglyo documents
 - b) safe/brave spaces
 - c) life in Finland
- 16:00 - 16:30 home groups
- 16:30 - 17:00 break
- 17:00 - 18:00 dinner
- 18:00 - 18:30 travel to city hall
- 18:30 - 19:30 city hall reception

par Brice, membre du CHEFF

Cette année encore, Iglyo, organisation internationale de jeunesse LGBTQI dont les CHEFF sont membres, a tenu sa conférence annuelle. Celle-ci marquait le 35ème anniversaire de l'association et s'est déroulée en Finlande, à Helsinki plus précisément, du 4 au 6 octobre. Brice y a représenté les CHEFF. Récit.

J'ai donc eu la chance de représenter notre fédération à cette grande rencontre regroupant des personnes issues d'organisations LGBTI paneuropéennes et donc d'horizons très différents ; associations queers, trans, LGBTQI, féministes, etc. avec des buts très différents ; organiser une pride, défendre les droits LGBTQI, promouvoir une meilleure santé sexuelle, etc.

Vous vous en doutez donc, ce fut un week-end très enrichissant aux niveaux des échanges, mais pas uniquement ! Les autres participant.e.s et moi-même avons eu l'occasion de prendre part à des activités et des ateliers aussi variés qu'intéressants le vendredi et le samedi. Il y a notamment eu une rencontre avec la Ministre de l'Éducation finlandaise, un moment émotion avec les témoignages d'ancien-ne.s membres d'Iglyo qui nous ont ramené à des décennies en arrière, un forum anti-raciste, etc.

Le samedi soir a été l'occasion de faire plus ample connaissance grâce la célébration du 35ème anniversaire d'Iglyo. Certain.e.s d'entre-nous, dont je fais bien entendu partie, ont fait le tour de quelques bars LGBT et se sont donné.e.s à fond sur des rythmes tels que « Born this way » ou « Wannabe », certaines choses ne changent donc pas, peu importe l'endroit où l'on se trouve ! Enfin, dimanche a été le jour des formalités, tout aussi importantes. Nous avons donc eu l'occasion d'élire les nouvelles et nouveaux membres de Conseil d'Administration, après les avoir écouté.e.s et avoir pu leur poser des questions. Du temps a aussi été prévu pour consulter les membres de l'organisation sur toute une série de thématiques.

Représentant-e-s d'Iglyo, octobre 2019



Enfin, le temps des aurevoirs est venu ! En prenant le train en direction de l'aéroport, je me suis rendu compte que j'avais eu la chance de vivre quelque chose d'assez unique et de me faire de nouveaux et nouvelles ami.e.s à travers le continent... Je suis revenu, plus déterminé que jamais pour la conférence de l'année prochaine qui aura lieu à Bruxelles et dont les CHEFF sont co-organisateurs (breaking news) !

Je ne peux que conseiller aux membres de tenter l'expérience, n'ayez pas peur et... à l'année prochaine ?

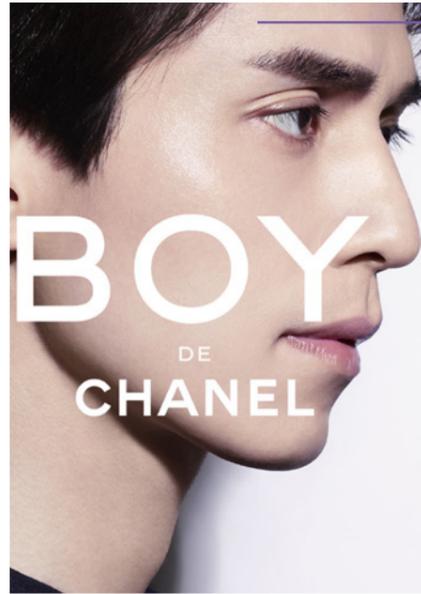
PS : un tout grand merci à Iglyo et aux CHEFF de m'avoir permis de vivre cette expérience unique. Je tiens aussi à remercier les personnes avec qui j'ai pu vivre des moments inoubliables et plus particulièrement mon roommate, Sven, qui m'a beaucoup aidé dans mes questionnements.

SAMEDI 5 OCTOBRE CELEBRATE 35 YEARS OF IGLYO

- 08:00 - 08:30 walk to venue
- 08:30 - 09:00 breakfast
- 09:00 - 09:30 introduction
- 09:30 - 11:00 meet the board candidates
- 11:00 - 11:30 break
- 11:30 - 12:00 alumni memories
- 12:00 - 13:00 meet iglyo's alumni
- 13:00 - 14:30 lunch
- 14:30 - 16:00 workshops
 - d) refugees and migration panel
 - e) working with allies
 - f) anti-racism forum
- 16:00 - 16:30 home groups
- 16:30 - 17:00 education meet up
- 16:30 - 18:00 free time
- 18:00 - 19:00 dinner
- 19:00 - 19:30 walk to Jackie's bar
- 19:30 - 23:00 35th anniversary party
 - hosted by Mr. Gay Finland
 - speeches
 - spoken word Nelli Ruotsalainen DJ

DIMANCHE 6 OCTOBRE THE GENERAL ASSEMBLY

- 08:00 - 08:30 walk to venue
- 08:30 - 09:00 breakfast
- 09:00 - 09:30 roll call
- 09:30 - 11:00 general assembly voting 1
- 11:00 - 11:15 break
- 11:15 - 11:30 board candidate speeches
- 11:30 - 12:00 general assembly voting 2
- 12:00 - 13:30 members' consultation
- 13:30 - 14:45 lunch
- 14:45 - 15:15 evaluation
- 15:15 - 16:00 general assembly results
- 16:00 - 18:00 free time
- 18:00 - 19:00 dinner
- 19:00 - 20:30 film screening
 - 'A moment in the needs'



BOY DE CHANEL, cette pseudo-innovation

par Corentin, membre du CHEL

Ah, Chanel, son mythique N°5, son logo élégant aux C croisés... Cette marque de luxe symbolise, pour de nombreux adeptes de la mode, le paroxysme du glamour et la quintessence de l'élégance. En janvier dernier, l'entreprise fondée dans les années 1910 par Coco Chanel a lancé une gamme de maquillage pour hommes. Si la démarche peut sembler intéressante au premier abord, je reste tout de même sceptique face à cette collection prétendument progressiste.

L'univers cosmétique fut marqué, début 2019, par la commercialisation de la ligne BOY, qui se veut "fonctionnelle" et qui ne se compose actuellement que de trois produits (nous sommes loin de la kyrielle de palettes et de rouges à lèvres destinés aux femmes). Ils ont pour but « d'accompagner les hommes dans leur vie quotidienne et de leur offrir une image soignée tout en boostant leur confiance en eux »¹. L'enseigne a expliqué au magazine WWD qu'elle « s'inspire du monde des femmes pour écrire le vocabulaire d'une nouvelle esthétique pour les hommes »². Ainsi peut-on désormais se procurer un perfecteur de teint, un stylo sourcils et un baume à lèvres. Dans les descriptions, la firme vante notamment une « texture légère et imperceptible » pour

« un résultat naturel »³. En effet, il serait tellement dommage que la clientèle masculine puisse être maquillée de façon visible, à l'instar des femmes ! Il est alors surprenant que le slogan de BOY soit : « La beauté n'est pas une question de genre. C'est une question de style » (pinkwashing, quand tu nous tiens). Bref, vous avez raté le coche, Chanel. Navré de vous décevoir.

Si, à l'heure actuelle, j'ai pu trouver mon bonheur au sein de quelques magasins et si le fait d'effectuer certains achats aux étals « féminins » ne me pose aucun problème, je ne puis m'empêcher de me remémorer l'épisode où ma mère, alors que j'avais quatorze ans, fut scandalisée en découvrant mon nouveau sweatshirt à l'effigie de Monsieur Jack. Le motif ? Ce haut était « pour filles » car il était cintré. Détail auquel ni mon père (qui m'avait fait offrir ce sweatshirt) ni moi n'avions prêté la moindre attention... Si cette anecdote me fait sourire à l'heure où j'écris ces lignes, elle illustre cependant la réticence de certaines personnes face à la déconstruction des normes de genres, notamment en ce qui concerne l'apparence (force est de constater les réactions homophobes et transphobes envers Bilal Hassani, chanteur dont le look est dit « féminin », lorsque ce dernier a participé à l'Eurovision) et je suis assez interloqué en constatant que l'industrie cosmétique reproduit ce schéma de différenciation hommes/femmes tout en prétendant bousculer les codes établis. Il vaut mieux ne pas se montrer trop innovant, cela pourrait faire baisser le chiffre d'affaires...

Aussi peut-on ajouter que Jean-Paul Gaultier a déjà tenté l'expérience en 2003. Ce fut apparemment un échec pour le créateur⁵. Il faut donc faire preuve de prudence, n'est-ce pas ?

LA MODE, CETTE NORMATIVITÉ

Il faut dire que l'obsession de la mode pour la sobriété masculine m'a toujours agacé. En me promenant dans la plupart des boutiques de vêtements, je me suis toujours senti frustré par l'opposition entre la variété proposée au rayon femmes et les habits destinés aux hommes, lesquels je trouve trop souvent ennuyeux et mornes au possible. Comment se satisfaire lorsque, comme moi, on est plutôt attiré par l'extravagance ?

Certes, il existe désormais des collections « unisexes », mais ces dernières reprennent les coupes connotées masculines⁴. En outre ai-je beaucoup de mal avec l'utilisation du terme « sexe »...

Si les femmes ont désormais accès à l'emploi (il n'est toutefois pas encore question de parité en ce qui concerne les postes et les salaires, malheureusement, mais c'est une autre histoire), elles sont en revanche toujours soumises aux injonctions en ce qui concerne leur apparence. N'oublions pas également que les supposées « féminité » et « masculinité » d'une apparence sont relatives aux contextes culturels et/ou historiques. Il y a environ cent ans à peine, les cheveux longs étaient un signe de virilité, tout comme les ornements et la coquetterie à la Renaissance. Dans la Grèce antique et à Rome, les hommes portaient des robes et des togas. Cela est encore le cas dans certaines cultures sans que cela ne pose problème¹¹. Il semble donc important de s'interroger sur notre ethnocentrisme avant de s'insurger devant un style qui n'est pas habituel à nos yeux.

« Je suis assez interloqué en constatant que l'industrie cosmétique reproduit ce schéma de différenciation hommes/femmes tout en prétendant bousculer les codes établis. »

J'ai pu obtenir, grâce à la littérature féministe, certaines explications quant à cette « esthétique de la discrétion » dans la mode masculine. Dans son essai *Beauté fatale*, qui traite des diktats de beauté sexistes dont les femmes sont victimes⁶, la journaliste et essayiste Mona Chollet explique :

« On peut donc émettre l'hypothèse que les femmes, parce qu'elles ont été assignées à l'entretien des objets et des corps, mais aussi au rôle du « beau sexe » façonnant avec soin l'apparence, plus à l'aise que la plupart des hommes dans le choix et l'agencement des tissus, des couleurs, des ornements, ont conservé un rapport au monde plus riche et plus juste que le rapport dominant. Le complexe mode beauté, en les bombardant de sacs, de chaussures, de bijoux, de cosmétiques, de colifichets, détourne donc à son profit une attitude juste ; mais il la dénature en la condamnant à ne pouvoir s'exprimer que sous le régime de la consommation. C'est l'essor de la vision marchande qui fait déchoir la sensualité et, avec elle, tout ce qui pouvait venir enrichir notre appréhension du monde, et c'est encore l'ordre marchand qui vient les récupérer à son profit. (...) Les hommes, eux, entretiennent avec la parure un rapport beaucoup plus neutre et conforme au prestige de l'abstraction »⁷. Elle continue en citant le psychanalyste anglais John Carl Flügel : « L'homme cédait ses prétentions à la beauté. Il prenait l'utilitaire comme seule et unique fin. Et quand, malgré tout, les vêtements gardaient une certaine importance à ses yeux, tous ses efforts avaient pour but une tenue "correcte" et non élégante ou raffinée ». Enfin, Chollet conclut qu'il y a donc, selon Flügel, « un lien direct entre la richesse que conserve l'habillement des femmes et le « moindre rôle joué par le social dans leur vie »⁸.

Pendant de nombreuses années, les femmes se devaient donc, en plus de s'occuper des enfants et des tâches domestiques, être belles, en opposition aux hommes qui eux travaillaient. Cela fait écho à la philosophe et féministe queer Judith Butler qui, dans son best-seller *Trouble dans le genre*, déclare en s'inspirant d'une théorie de Simone de Beauvoir :

« L'esprit ne se contente pas d'assujettir le corps ; il nourrit même parfois le fantasme de pouvoir totalement échapper à son incarnation. La philosophie et le féminisme ont bien étudié les associations culturelles entre l'esprit et le masculin, entre le corps et le féminin. Aussi, chaque fois que la distinction entre le corps et l'esprit est reproduite sans esprit critique, n'oublions jamais la hiérarchie du genre que cette distinction a traditionnellement servi à produire, à maintenir et à rationaliser »¹⁰.



Bilal Hassani

1. Marie-Noëlle VEKEMANS, Les mecs de la rédac testent le maquillage pour homme de Chanel (vidéo) sur <https://www.elle.be/fr/246733-les-mecs-de-la-redac-testent-le-maquillage-pour-homme-de-chanel-video.html>

2. Jennifer WEIL, Chanel debuting first men's makeup line sur <https://wwd.com/fashion-news/fashion-scoops/chanel-launching-first-mens-makeup-line-1202775531/>

3. Sur https://www.chanel.com/fr_BE/parfums-beaute/maquillage/c/boy-de-chanel.html

4. D'après Carotte de Madmoizelle, La mode unisexe est-elle trop "masculine" ? sur <https://www.madmoizelle.com/mode-unisexe-masculine-984405>

5. Valentin ETANCELIN, Chanel lance "BOY", sa première gamme de maquillage pour hommes sur https://www.huffingtonpost.fr/2018/08/21/chanel-lance-boy-sa-premiere-gamme-de-maquillage-pour-hommes_a_23506093/

6. Voir l'article de Coline page 30.

7. Mona CHOLLET, *Beauté fatale*, Paris, La Découverte, 2012, La Découverte Poche.

8. John Carl FLÜGEL, *Le Rêveur nu*. De la parure vestimentaire (The Psychology of clothes), 1930, traduit de l'anglais par Jean-Michel Denis, Paris, Aubier Montaigne, 1982. "La psychanalyse prise au mot".

9. Mona CHOLLET, op. cit.

10. Judith BUTLER, *Trouble dans le genre* (Gender Trouble), 1990, traduit de l'anglais par Cynthia KRAUS, Paris, La Découverte, 2006, La Découverte Poche.

11. D'après Carotte de Madmoizelle, op.cit.

LES HOMMES ET LE MAQUILLAGE, TOUTE UNE HISTOIRE...

Le maquillage « pour offrir aux hommes une image soignée tout en boostant leur confiance en eux », est-ce si novateur, Chanel ?

Depuis quelques décennies, les performances de drag queens, qui se maquillent de façon exacerbée, sont reconnues comme étant un art à part entière. Outre la dimension divertissante des numéros, ces derniers sont également pensés à des fins militantes et subversives. « Parodiques et festives, les drag queens n'en sont pas moins dans une certaine mesure politiques, et participent ainsi, à leur manière, au mouvement queer »¹². RuPaul a d'ailleurs affirmé : « Chaque battement de mes cils est un acte de rébellion »¹³. Ainsi, dans la culture LGBTQIA+, la discipline drag est un moyen d'aller à l'encontre des conventions patriarcales et hétéronormatives prônant une certaine masculinité toxique. Il n'est d'ailleurs pas rare qu'à titre de protestation, une population opprimée développe une culture qui lui est propre. Pour mettre en exergue notre cause et la lutte féministe, citons la philosophe Séverine Auffret : « Au fil de l'histoire, les femmes ont développé une culture particulière, qui tient au rôle qu'on leur a donné, aux positions dans lesquelles on les a cantonnées, un peu comme les esclaves ont été amenés à développer certaines valeurs qui n'étaient pas celles des maîtres ou comme le prolétariat, lui aussi, s'est constitué une culture propre de résis-

tance à la culture dominante. Il me semble qu'il y a là une richesse qui ne doit pas être reniée mais, au contraire, revendiquée »¹⁴. Ainsi en a fait de même le mouvement queer.

Pour Valérian, alias Kaly Locuste, le maquillage lui est autant utile dans sa vie personnelle que dans sa vie scénique : « Je me maquille occasionnellement, lorsque je sors avec des potes, pour un rancard ou alors quand j'ai vraiment une sale gueule » raconte-t-il avec humour. « Je me sens plus confiant. Quand on a très peu d'estime de soi et énormément de complexes, savoir dissimuler quelques défauts peut tout changer dans le rapport que l'on a à soi et la manière que l'on a d'aborder les autres. Il y a tellement de choses qui passent par le visage, un regard, un sentiment, une émotion... ».

En ce qui concerne son alter ego Kaly Locuste : « Savoir jouer avec son propre visage et savoir le transformer au gré de ses envies, de ses humeurs pour véhiculer quelque chose de différent à chaque fois, c'est assez génial. Le maquillage aide vraiment à séparer deux identités qui partagent un même corps. Il y a une réelle fierté dans la réalisation du maquillage de drag ».



Kaly Locuste

FAIRE FI DES DIKTATS ET PRIVILÉGIER SON ESTIME DE SOI

D'autres se maquillent quotidiennement. Val (qui dit « s'identifier en tant que genderfluid en étant physiquement un homme ») témoigne : « Il y a parfois un ou deux jours dans la semaine durant lesquels je n'ai pas le temps ou la motivation mais en général, je me maquille. Cela me permet de me mettre en valeur, d'être plus à l'aise avec moi-même étant donné que j'ai des soucis de confiance en moi. Il me permet de rajouter quelque chose en plus dans mon apparence, de styliser et de rendre ma tenue plus créative et unique. Il me permet aussi de m'amuser et créer. Je me sens plus fort-e ».

Concernant les réactions de son entourage, Val confie : « Ma famille n'est pas vraiment à l'aise avec ça, pas spécialement haineuse mais j'ai droit à des blagues mal placées et plus gênantes que drôles. Après, ma mère me soutient énormément et mes amies me supportent beaucoup, c'est un point qu'on a en commun et c'est quelque chose de tout à fait normal entre nous. » Les remarques déplacées de certain-e-s membres de sa famille ne sont malheureusement pas un cas isolé. Les hommes et les personnes supposées hommes par la société - car nous savons que l'identité de genre avérée et

les présomptions d'autrui sont parfois différentes, hélas certain-e-s ne semblent pas prêt-e-s à se remettre en question - qui se maquillent dérangent encore. Après tout, l'autrice Virginie Despentès, à laquelle j'ai consacré une chronique dans le numéro précédent du Rédac'CHEFF, nous rappelle dans King Kong Théorie qu'un homme doit « ne pas trop prendre soin de son corps »¹⁵ selon les rôles de genre desquels elle a dressé une liste probablement non exhaustive.

Il me semble d'ailleurs intéressant d'ajouter qu'il existe un terme désignant les hommes hétéros-cis qui font attention à leur apparence : les métrosexuels. Que l'on m'explique la corrélation entre un intérêt pour l'esthétique et l'orientation sexuelle.

D'autre part, les personnes s'identifiant en tant que femme, comme nous l'avons vu précédemment, sont contraintes au maquillage en raison des carcans. Cependant, nombreuses sont celles qui ont choisi de s'émanciper de cette obligation, ainsi que de celle de s'épiler. Pour une personne s'identifiant en tant qu'homme, l'acte subversif, en ce qui concerne la non-conformité au genre, consiste à se maquiller, à se parer d'éléments dits féminins. Or, pour une personne s'identifiant en tant que femme, la désobéissance est basée sur le naturel, sur le fait de se montrer telle que l'on est. Et cette décision semble manifestement bénéfique.



Mona Chollet

16. « Assez tranchante pour tuer un homme »

Siân a commencé à se maquiller à l'âge de dix-sept ans, avant d'arrêter vers ses vingt ans. « Je n'ai jamais aimé cela. (...) Vers mes douze ans, ma meilleure amie, qui avait le même âge que moi, se maquillait déjà beaucoup et me mettait la pression pour que j'en fasse de même (non, ce n'était pas une très bonne meilleure amie). Je me sentais laide pour plein de raisons, (...) du coup mon absence de maquillage n'était qu'un « détail moche » parmi d'autres, ce qui paradoxalement m'a aidé à tenir la pression, un genre de « à quoi bon se maquiller puisque de toutes façons ma tignasse fait n'importe quoi et que je suis plate comme une planche à repasser ? ». Puis, quand j'ai eu seize ou dix-sept ans, je ne sais pas trop pourquoi, j'ai cédé à la pression : cela faisait déjà un moment que j'avais commencé à m'épiler, je me lissais les cheveux, et le maquillage était l'étape suivante. J'ai commencé doucement : un peu de mascara, puis un peu d'eyeliner, puis il fallait que je m'épile les sourcils, puis plus de mascara, puis plus d'eyeliner, et puis j'avais des cernes donc il fallait un peu de concealer, et progressivement c'est devenu incontrôlable. Un jour, je me suis rendu compte que je ne me reconnaissais plus vraiment sans maquillage. Ce n'était plus vraiment mon visage dans le miroir quand je me réveillais le matin. Mon visage, c'était devenu l'autre, celui avec la ligne noire d'eyeliner « sharp enough to kill a man »¹⁶, cette bonne blague du féminisme capitaliste qui voulait me faire croire à cette formule bizarre « maquillage = émancipation » alors que dans les faits je donnais mon argent à des multinationales pour me conformer aux normes de beauté patriarcales et que je perdais mon temps tous les matins à me faire un visage pour les hommes cis-hétéros (alors que je me répétais en boucle que je le faisais « pour moi », « pour me sentir bien »). En résumé, je n'ai jamais aimé le maquillage, ma seule motivation, c'était la peur de la réaction des autres ».

Depuis l'arrêt, qui ne lui a d'ailleurs pas posé de problème en ce qui concerne le regard d'autrui, elle se sent mieux. « J'ai une bien meilleure image de moi-même. Après, je reconnais entièrement mes privilèges : je suis blanche, mince, jeune, je n'ai jamais eu d'acné, je correspond aux critères traditionnels de beauté, je n'ai aucune marque ou cicatrice... Il est important de souligner ces privilèges dont je bénéficie parce que d'autres femmes n'ont pas la chance de sortir dans la rue sans maquillage et ne susciter aucune réaction hostile ou dégoûtée ; leur rapport au maquillage est donc différent du mien et, pour elles, ne pas se maquiller a d'autres implications. (...) Ma vision de moi-même a changé : j'ai commencé à aimer à nouveau mon visage, à en prendre soin, à voir ses qualités plutôt que ses défauts. Par exemple : quand je cachais mes cernes, je les trouvais énormes, horribles (...) à présent, je ne les vois plus, elles n'ont peut-être jamais existé. J'ai commencé à regarder mon corps comme étant moi-même, et non plus une partie de moi-même : mon visage, ce n'est pas un masque, mon visage c'est moi, ma peau c'est moi ».

Coline, quant à elle, se maquille encore lorsqu'elle sort bien qu'elle ait cessé de le faire quotidiennement : « Je cherchais surtout à camoufler mes cernes, puis un jour une amie m'a dit que ça changeait fort un visage, que ce n'était pas tout à fait soi... Alors j'ai appris à aimer mes cernes, à considérer qu'elles font partie de mes traits, du caractère de mon visage ». La perception de son entourage a également changé : « Les rares fois où je me maquille, les gens me disent « waouw, t'as l'air en pleine forme » alors que souvent, c'est justement parce que j'ai la tête dans le cul et que je ne peux VRAIMENT pas sortir comme ça ».

12. Didier ERIBON (dir.), Dictionnaire des cultures Gays et lesbiennes, Paris, Éditions Larousse, 2003.

13. Didier ERIBON (dir.), op.cit.

14. Mona CHOLLET, Séverine AUFFRET, philosophe et essayiste - Femme de ressources sur <http://www.peripheries.net/article5.html>

15. Virginie DESPENTES, King Kong Théorie, Paris, Grasset, 2006.

DOSSIER LES LUTTES LGBTQIA+ D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

STONEWALL

Naissance d'un mythe

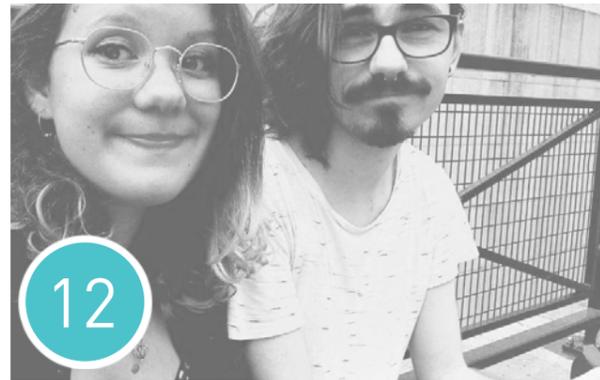


11

par Camille

BISEXUALITÉ

Quand l'invisible a la forme d'une case



12

par Maillys

LES PRINCIPES DE JOGJAKARTA

Cet outil militant



16

par Amaury

LES JEUNES LGBTQIA+

dans la politique belge francophone



18

par Brice

STONEWALL, NAISSANCE D'UN

par Camille, coordinatrice des CHEFF

Je crois qu'à peu près toute personne impliquée dans la communauté LGBTQIA+ a entendu au moins une fois le terme Stonewall. Enfin, je dis "une fois" à cause de ma Belgitude congénitale, mais en pratique je suis certaine que c'est beaucoup, beaucoup plus !

Mais bon, l'un dans l'autre, ce n'est pas pour rien qu'on en parle autant. Sur base d'un seul mot, on réussit à évoquer énormément d'images et d'événements puissants. Des histoires de révoltes, de communauté, de soulèvement, de liberté, de cris et de pavés, de heurts et d'avancées...

Pourtant, les descriptions et les perceptions de Stonewall peuvent être très différentes (entre le film de Roland Emmerich et un article à thème de Transgrrrls, c'est pas trop le même son de cloche), mais il y a au moins un élément en commun : c'est le début de quelque chose d'important. C'est en cela que je dis que Stonewall est un mythe.

WAIT, UN MYTHE ?

Si on se réfère à Wikipédia, qui est comme on le sait la plus haute instance de savoirs certifiés, un mythe est « une construction imaginaire (récit, représentation, idées) qui se veut explicative de phénomènes (...) sociaux et surtout fondatrice d'une pratique sociale en fonction des valeurs fondamentales d'une communauté à la recherche de sa cohésion ».

En résumé, un mythe, c'est une histoire qui permet de renforcer la cohésion d'une communauté, de souligner ses valeurs, et de donner une base à ses pratiques. C'est un peu ce qui se joue, par exemple, quand on crie pour une plus grande politisation de la Pride : « Stonewall est le point de départ des Prides, et c'était avant tout quelque chose de politisé ».

Ou encore quand on veut parler des enjeux de racisme ou des transidentités dans le mouvement LGBTQIA+ (pour le petit rappel, la première personne ayant jeté une bouteille serait Sylvia Rivera, femme transgenre et racisée). Enfin, Stonewall, en tout cas, c'est « la » base, le moment marqué comme un tournant dans l'histoire de nos luttes.

ON A PERDU STONEWALL

Après, je vous vois venir, à me dire que c'est bien beau tout ça mais que Stonewall n'est pas un récit imaginaire, que ça s'est réellement déroulé, avec de vrais gens qui plus est. Mais quand on parle de mythe en psychologie ou en sociologie (Ferreira a pas mal travaillé là-dessus), le côté « imaginaire » est plus nuancé que « c'est vrai/c'est faux ».

Il faut bien l'admettre, Stonewall, ça date un peu. Les images qu'on a sont des archives partielles, la plupart des personnes impliquées sont âgées ou décédées et n'offrent pas forcément le même récit... Pas étonnant du coup que chacun.e puisse mettre des choses différentes derrière, ou le mettre en lumière d'une façon variée ! À partir de là, ça ne me semble pas totalement exagéré de dire que Stonewall est en partie un récit imaginaire qui sert d'événement fondateur, d'étendard à des valeurs et à des pratiques. De mythe, donc. C'est imaginaire non pas parce que ça n'a jamais existé, excepté dans nos cerveaux féconds, mais parce que le détail des faits s'est perdu avec le temps, et qu'au final, ce qui s'est vraiment passé est devenu moins important, ou moins palpable que l'héritage et les valeurs portées.

ON A RETROUVÉ STONEWALL

Okay, imaginons. En une cinquantaine d'années à peine, Stonewall est passé au stade de mythe. C'est bien, c'est mal ? Bah... Ni l'un ni l'autre. Un peu des deux. Je veux dire, le fait que maintenant, on puisse le « reconstituer » fait qu'il peut y avoir plein de personnes qui sont mises de côté dans le récit. Indice, les oubli.e.s sont plus souvent celles qui dérangent davantage : les travailleur.euse.s du sexe, les personnes racisées... Bref, les minorités dans les minorités.

Mais du côté des bonnes nouvelles, un mythe, c'est parfois bien plus puissant que quelque chose de strictement factuel. Parce que ça permet de se serrer les coudes ; ça soude l'image d'une communauté, d'une communauté diversifiée et dont toutes les voix peuvent être écoutées. C'est une histoire de lutte, de cris, de rapports sociaux qui évoluent et où cesse notre invisibilité.

Tout comme l'image de la sorcière dans le féminisme, c'est un formidable outil d'*empowerment* : un événement qui a changé l'histoire, notre histoire, et vis-à-vis duquel on peut proclamer une forme de filiation, d'héritage. Il ne tient qu'à nous d'en faire un mélange d'histoire et conte qui nous rassemble et nous exalte.

Stonewall est mort, vive Stonewall.



Mythe

BISEXUALITÉ

quand l'invisible a la forme d'une case

par Maillys, membre du CHELLN

Pourquoi parler bisexualité¹ ? Que ce soit par les récents podcasts de la RTBF, les webséries qui savent tirer leur épingle du jeu, les soirées queer dédiées au sujet ou juste grâce à des militant.e.s concerné.e.s comme Shiri Eisner, on entend de plus en plus parler de cette orientation sexuelle. Toutefois, il demeure de grandes parts d'ombre dans la connaissance de cette identité. C'est quoi la biphobie ? Est-ce que c'est très grave, est-ce que ce n'est pas juste que des taquineries ? Et puis, c'est qui cette Shiri Eisner ? Si tu es curieux.se, donne des croquettes à ton chat, ton chien, ou ta plante verte pour l'occuper, fais-toi une bonne tasse de thé et installe-toi bien confortablement sous ton plaid. Tu t'apprêtes à voyager dans un monde merveilleux aux tons plutôt mauves.

MAIS C'EST QUOI ÊTRE BI-E ?

La bisexualité, c'est l'indicible. Orientation mise à mal car elle n'est vue que par le biais de l'individu avec lequel on sort (être dans une relation hétéro / homo), cette identité est difficile à appréhender et à s'approprier. Pourtant, au sein de notre immense famille arc-en-ciel, nous sommes le groupe le plus important en nombre. Nous devrions donc être très visible, non ? Et bien, ce n'est pas si simple que ça. Nous demeurons plutôt minoritaire dans les rapports de pouvoir au sein de la communauté queer. Quand j'ai commencé à traîner dans des associations LGBTQIA+, je n'osais pas trop parler de ça. De moi. Rentrer dans ce monde, dans mon monde en fait, m'a ouverte à toute une



Maxence

lages, infidèles, que nous ne sommes pas fiables. Et surtout, que je sois incollable sur toutes les définitions entourant les non-monosexualités : c'est quoi être pan ? C'est quoi être bi ? Cette curiosité - parfois un peu trop poussée - m'a fait très vite comprendre que se dire bisexuel.le, ce n'est pas juste nommer une part de notre identité : c'est aussi faire un acte politique. Cela allait au-delà d'un simple cheminement personnel afin de mieux se comprendre. C'était une revendication de visibilité, d'intégration dans un espace déjà habité par deux groupes dominants qui ne semblaient, ni l'un ni l'autre, particulièrement ravis de voir débarquer des bi-e-s.

culture dont je ne soupçonnais pas l'existence. Je me suis sentie chez moi immédiatement, mais avec un sentiment diffus qu'il fallait que je fasse aussi bonne figure, que je n'étais pas totalement à ma place à cause de certains regards, à cause d'une certaine pression. Il fallait que je ne parle pas trop de bisexualité, surtout s'il advenait que la personne avec qui je sortais était un homme, ou considéré comme homme (car aux yeux du monde, quand il est question de relation, tu ne sors qu'avec des hommes ou qu'avec des femmes ; envisager d'être avec quelqu'un d'agenre ou de non-binaire est impossible pour 95% des gens). Il fallait que je sois respectable, que j'agisse de façon à contrer les préjugés sur les bisexuel.le.s, ceux qui disent que nous sommes vo-



Jeanne



Antinée

1. La bisexualité en tant que terme parapluie (bisexualité, pansexualité)

« C'est quoi être pan ? C'est quoi être bi ? Cette curiosité -parfois un peu trop poussée- m'a fait très vite comprendre que se dire bisexuel, ce n'est pas juste nommer une part de notre identité : c'est aussi faire un acte politique. »

C'EST BIEN GENTIL TOUT ÇA ... MAIS C'EST QUI CETTE SHIRI EISNER DONT TU NOUS PARLAIS TANTÔT ?

Shiri Eisner n'est nul-le autre que l'auteur-trice de « BI. Notes for a bisexual revolution ». Activiste *genderqueer* et bisexuel-le, auteur-trice, chercheur-se, féministe, iel a fondé une organisation bi-e et pan et milite politiquement sur le sujet. Dans son ouvrage, iel appelle à être plus radical.e.s dans notre approche des non-monosexualités. Iel défend l'idée que la bisexualité est subversive, et qu'un mouvement politique bisexuel radical, inclusif et féministe pourrait permettre de bousculer les conventions sociales, d'être un outil de lutte contre l'oppression cishétéropatriarcale, et d'ouvrir un plus grand chemin des possibles pour les individus. Iel soutient tout au long de son ouvrage que la biphobie est une oppression systémique renforcée par le monosexisme dominant de nombreuses sociétés. Iel questionne aussi, entre autres,



Delphine & Prisca

l'idée du « passing » bisexuel en le confrontant à un préjugé, celui des privilèges alloués aux personnes bisexuelles. Pour critiquer le mythe du « privilège hétérosexuel » dont jouiraient les personnes bisexuelles et pansexuelles, Shiri Eisner dresse ainsi une liste de 29 avantages qu'une orientation monosexuelle (hétéro/homo) alloue aux concerné.e.s, allant du point 11 « on ne me blâme pas pour le maintien des privilèges d'hétéropatriarchie (ndlr : système dans lequel le genre masculin et l'hétérosexualité dominante) et des privilèges cisgenres à cause du mot que j'utilise » aux points 21 « si je suis cisgenre, je risque moins de souffrir de violence intime et sexuelle » et 22 « si je suis cisgenre, je risque moins de souffrir de dépression ou d'avoir des pensées suicidaires ».

LA BIPHOBIE & SON IMPACT SUR LA SANTÉ DES PERSONNES NON-MONOSEXUELLES



Julian

Les derniers points de la liste des privilèges monosexuels dressée par Shiri Eisner permet d'enchaîner sur la question de la santé mentale et physique des personnes non-monosexuelles. Il n'est pas rare que les personnes bisexuelles taisent les rejets dont iels peuvent être victimes, de crainte que cette expérience particulière soit au mieux minimisée, au pire déniée. Particulière dans le sens où, certes, l'homophobie et la biphobie ont des racines communes : des oppresseurs qui nous haïssent pour ce que nous sommes, qui se méfient de nous, qui rejettent notre identité et ces manifestations, ou qui voudraient tout simplement que ça reste caché. Ce rejet est systémique, c'est-à-dire qu'il s'inscrit dans la culture, dans les mots, dans les textes de loi et ses applications, dans les attitudes. Cependant, le tronc se sépare pour faire émerger deux



Dana

Note du graphiste : je tiens à remercier les membres bi et pan des CHEFF d'avoir bien voulu me prêter leurs visages pour illustrer cet article

« L'homophobie est visible. En effet, au premier regard, les couples sont soit homosexuels, soit hétérosexuels. C'est rapide à cerner, le rejet homophobe ne s'interroge pas sur comment les personnes prises à part se définissent elles-mêmes. La biphobie, elle, est invisible. Latente, insidieuse. »

branches qui souffrent de maux non-hiérarchisables. L'homophobie est visible. En effet, au premier regard, les couples sont soit homosexuels, soit hétérosexuels. C'est rapide à cerner, le rejet homophobe ne s'interroge pas sur comment les personnes prises à part se définissent elles-mêmes.



Freya

La biphobie, elle, est invisible. Latente, insidieuse. Pour expliciter le phénomène, ferme les yeux et imagine. Imagine qu'elle s'insinue en toi, mais que tu ne sais pas vraiment comment lutter. Tu ne sais pas vraiment par où commencer. Tu es dans un monde où les associations « LGBT » t'apparaissent surtout « LG », alors qu'elles sont censées être tes meilleures alliées. Tu sais, c'est la « gay pride », « l'association gay », « le quartier gay », Stonewall c'était « la libération gay ». Sans t'en rendre compte, tu t'insères dans cette culture en ne te sentant pas légitime d'y être. Sans t'en rendre compte, tu participes à oublier l'apport des personnes bisexuelles dans les luttes queer, dans la pensée et la solidification du mouvement militant. Tu en oublies que l'histoire n'est

souvent que très partiellement donnée, et qu'ici, c'est l'histoire des personnes comme toi qui est non plus seulement invisibilisée, mais éradiquée, car ce dont on ne parle pas disparaît des mémoires. Et petit à petit, tu te bats contre l'homophobie, car tu es concerné.e par ça, mais tu en oublies de lutter contre la biphobie que tu subis. Et tu finis par, peut-être, la minimiser. Après tout, iels disent que tu peux choisir, iels disent qu'en couple hétéro, tu ne perds aucun de tes droits. Cette binarité sexuelle (hétéro & homo) aurait permis la construction de groupe des homos (« eux contre nous », eux étant tou-te-s ceux qui ne sont pas homosexuel-le-s), mais ne laisserait pas la place pour les autres orientations sexuelles que sont la bisexualité et l'asexualité. C'est donc un espace dans lequel il nous faut réaffirmer notre place.

La biphobie n'a pas non plus un impact sur les mots choisis. En comparaison avec les hétérosexuel-le-s surtout, puis les lesbiennes et gays, les personnes bisexuelles, en tant que groupe étudié, sont les plus vulnérables quand il est question de violence, avec les taux les plus élevés d'exposition à



Clay



Odile

la violence physique, intime, sexuelle, et au harcèlement. Des études montrent qu'en termes de santé mentale, surtout chez les jeunes, les résultats sont médiocres². Et ces chiffres sont encore plus douloureux quand on croise l'orientation sexuelle avec une identité de genre qui ne soit pas cis-gendre, ou avec une origine ethnique qui ne soit pas caucasienne. Enfin, *last but not least*, les jeunes bi-e-s sont moins susceptibles que les autres de savoir et/ou demander de l'aide auprès d'associations LGBTQIA+, ce qui fait qu'en grandissant, les adultes bi-e-s s'impliquent moins dans ces associations.

La boucle est bouclée, si l'on peut dire. L'apport historique oublié des bi aux luttes queer et le déni des vécus des personnes bisexuelles empêchent de créer des revendications politiques actuelles et ciblées contre la biphobie.

L'ART DE SE DÉFINIR BISEXUEL.LE DANS UNE SOCIÉTÉ BIPHOBIE

Comme disait Jennifer Padjemi, créatrice du podcast « Miroir Miroir » : « on est arrivés à un stade où les choses changent pour la communauté gay masculine, mais le reste dans LGBT, il est où ?³ ».

La biphobie est encore bien ancrée, autant en milieu hétéro qu'homo. Elle se manifeste par cette chanson de The Weeknd affirmant que la bisexualité féminine n'existe que pour le fantasme de l'homme hétérosexuel ; par ces commentaires pernicieux que tu peux entendre au détour d'une conversation comme quoi les bisexuel-le.s ont des privilèges et ne subissent que l'homophobie. Non seulement faux, ces commentaires révèlent aussi le manque de connaissances portant sur les non-monosexualités. Des recherches scientifiques pourraient ainsi permettre de débusquer les mythes tenaces et les mettre en lumière pour mieux les détricoter. Shiri Eisner explique par exemple qu'une des explications possibles du rejet de la communauté homosexuelle envers les personnes bisexuelles tiendrait dans le fait qu'il semble, d'apparence, que ces personnes aient le choix de leur partenaire. Elle explique que pour un mouvement politique qui s'est construit sur l'idée du non-choix, du « born this way », et qui a bâti sa place et sa légitimité dans la société par ce biais, la simple existence des non-monosexualités perturbe, ouvre un espace que ses fondations identitaires n'avaient pas prévu.



Rebecca et Clément



Tristan

La bisexualité est invisible et cette invisibilité à la forme d'une case. Des chercheur.euse.s ont réfléchi sur la question de savoir pourquoi il était si difficile de construire une identité de groupe bisexuelle, et pourquoi cette visibilité était transparente : « La conséquence immédiate des doutes quant à la réalité de la bisexualité tient dans la demande constante de preuve. Des trois orientations sexuelles dégagées au siècle dernier, la bisexualité est la seule qui doit se répéter sans cesse. (...) Il leur est demandé de prouver leur identité par leur sexualité et leurs pratiques. La bisexualité ne paraît avoir droit de cité que dans la mesure où des pratiques continûment bisexuelles la justifient. Que des bisexuels identitaires vivent une histoire amoureuse exclusive trop longue, ils perdent pour les autres le droit à leur identité : alors qu'ils sont souvent perçus comme infidèles et critiqués à ce motif, on ne reconnaît leur existence

que par un multipartenariat bisexuel ancré dans l'actualité⁴ ». Sur la question du choix de se définir, la chercheuse Milaine Alarie explique qu'une identité sexuelle est forgée par trois facteurs principaux : les pratiques, les sentiments et les désirs sexuels. Elle a mené une enquête auprès de jeunes, et sa conclusion est que chez la plupart de ces personnes, une dissonance existe entre l'identité sexuelle adoptée et le vécu sexuel. En voici un exemple, pour être plus claire : une personne hétéro se déclarant hétéro, mais ayant un vécu bisexuel.

Ainsi, pour la chercheuse, si la majorité des jeunes adoptent une identité mono-sexuelle malgré un vécu bisexuel, ce peut être expliqué par des attitudes et préjugés mono-sexistes⁵ et non pas par un simple choix de l'individu.



Nicolas

ALORS... POURQUOI PARLER DE BISEXUALITÉ ?

Ainsi, loin de n'être que de simples taquineries, la biphobie a un impact réel et significatif sur la vie des personnes concernées. Il est donc vital d'en parler, non seulement pour réhabiliter une orientation sexuelle finalement peu connue, mais également pour créer de la réflexion et in fine mener à des actions concrètes afin de lutter contre. L'écrivaine bisexuelle Elif Shafak a dit un jour : « one should never ever remain silent

for fear of complexity⁶ ». La parole des personnes non-monosexuel-le-s doit se libérer, et doit être écoutée. Cela bousculera peut-être certains acquis, certains préjugés...

et tant mieux.

2. GREENESMITH Heron. <https://rewire.news/article/2018/04/04/high-risk-resources-bisexual-kids-lack-help-need/?fbclid=IwAR21-Mu0mNpJYZdotFKuanIDdYnhdPJPfgTZ0XVbm6Fjut8ZJql6M5NujvY>. Comportement à risque en matière de suicide évalué selon trois critères : envisager de se suicider, planifier son suicide et tenter de se suicider.

3. Épisode 5 du podcast.

4. DESCHAMPS Catherine. <https://journals.openedition.org/jda/3381>.

5. ALARIE Milaine. https://ruor.uottawa.ca/bitstream/10393/20319/1/Alarie_Milaine_2011_these.pdf.

6. « On ne devrait jamais rester silencieux.se par crainte de complexité ».

LES PRINCIPES DE JOGJAKARTA COMME OUTIL MILITANT

Séance de rattrapage pour tou.te.s ceux qui en ont entendu parler sans savoir ce que c'est.

par Amaury, membre du CHELLN

1. Les Principes de Jogjakarta

INTRODUCTION

En 2006, à l'initiative d'organes de l'ONU, une communauté d'expert-e-s s'est réunie à Jogjakarta (Indonésie) pour élaborer les «Principes de Jogjakarta sur l'application de la législation internationale des droits humains en matière d'orientation sexuelle et d'identité de genre».

Ces principes dits «Principes de Jogjakarta» sont le fruit d'un travail de groupe, majoritairement composé de femmes, et notamment des membres d'associations LGBTQIA+, des professeur-e-s d'université, des sociologues et des expert-e-s en droits humains.

UN BUT

L'objectif que ces professionnel-le-s se lancent : élaborer un document unique, concis, qui reprendrait à lui seul tous les droits humains existant, en spécifiant qu'il s'agit de droits appartenant aussi aux personnes LGBTQIA+, quelle que soit leur identité de genre ou leur orientation sexuelle.

COMMENT LES UTILISER ?

Élaborés par des expert-e-s, et ratifiés par elleux, il ne s'agit pas d'une législation au sens strict. Cependant, la qualité d'expertise des personnes ayant rédigé ce document et l'appui du droit international sur lequel il se base, le rend plus efficient qu'un simple document et le rapproche d'une législation.

UN MESSAGE

Une volonté les poursuit tout au long de ce travail : expliquer que les droits LGBTQIA+ ne sont pas des droits nouveaux, qu'il s'agit de droits humains qui existent déjà, et dont les Principes de Jogjakarta ne sont que le reflet. À propos des droits appartenant à la communauté LGBTQIA+, Navanethem Pillay, alors Haut-Commissaire des droits humains à l'ONU, a écrit : « Ces droits et d'autres sont universels : consacrés par le droit international, mais refusés à de nombreux êtres humains simplement en raison de leur orientation sexuelle ou de leur identité de genre. »

Certains pays l'ont reconnu comme faisant partie de leur droit. C'est le cas de la Haute Cour en Inde lorsqu'elle a décidé de dépenaliser l'homosexualité en 2016.

C'est aussi le cas de la Belgique, où ces principes ont servi de norme internationale de référence afin d'invalider une partie de la loi transgenre, selon laquelle le sexe inscrit sur l'état civil était cantonné à un choix binaire (homme-femme), ce qui ne rendait pas compte de la réalité. En outre, les différentes régions de Belgique ont adopté des décrets dans lesquels ces régions affirment la primauté des Principes de Jogjakarta.



UN EXEMPLE CONCRET

À l'UCL, on vous demande de choisir entre deux genres «(H/F)» lors de votre inscription, votre diplôme aussi est «binarisé», et le sexe mentionné doit correspondre à votre carte d'identité. Cela va clairement à l'encontre de l'avis de la Cour Constitutionnelle, mais est aussi contraire aux engagements légaux des régions envers les Principes de Jogjakarta.

Pas besoin de chercher un autre appui légal, les Principes de Jogjakarta peuvent suffire pour prouver la démarche erronée de l'UCL.

2. La Cour Européenne des Droits Humains et la filiation en question

CEDH ET PRINCIPES DE JOGJAKARTA

La CEDH et ses juges connaissent les Principes de Jogjakarta, tant grâce à leur renommée internationale, qu'à l'usage qui est fait par les organisations qui interviennent librement pour donner un avis dans les affaires qui sont portées devant elle. Les juges elleux-mêmes citent parfois ces Principes pour justifier leur accord ou désaccord avec certaines décisions de la Cour.

FAITS

L'affaire qui nous intéresse se déroule en Allemagne. Un homme transgenre («O.H.») a donné naissance à un enfant, G.H., en 2016. Si grâce à la loi transgenre allemande, O.H. a modifié la mention de son genre et son prénom sur son état civil, il s'avère que l'acte de naissance de G.H. le désigne comme étant la mère de cet enfant, et indique sur ce même acte son deadname (prénom donné à la naissance).

O.H. se plaint par conséquent devant la CEDH de la non conformité de ces indications avec la réalité. Jamais son enfant ne l'a connu par son ancien nom et la relation qu'ils entretiennent est une relation de père à fils.

Ces inscriptions vont, selon lui, à l'encontre de la relation qu'il vit concrètement avec son enfant, et que cela l'oblige à un «outing» constant concernant sa transidentité, ce qui va à l'encontre de leur droit à la vie privée et familiale.

Cette affaire est à ce stade communiquée au gouvernement allemand qui doit répondre de cette éventuelle violation des droits humains. Une fois que les deux parties auront fait valoir leurs arguments, on peut se demander quelle sera la réponse de la Cour face à une éventuelle violation de leur droit à la vie privée et familiale.



PRÉCÉDEMMENT

Afin de deviner la réponse de la CEDH, il est important de revenir sur une affaire précédente qu'elle a jugé. En effet, en 2018, la Cour rendait un arrêt au sujet des droits des personnes transgenres et affirmait l'interdiction pour les pays européens d'obliger les personnes transgenres à recourir à une opération de réassignation sexuelle afin de pouvoir modifier son prénom et/ou son genre sur l'état civil.

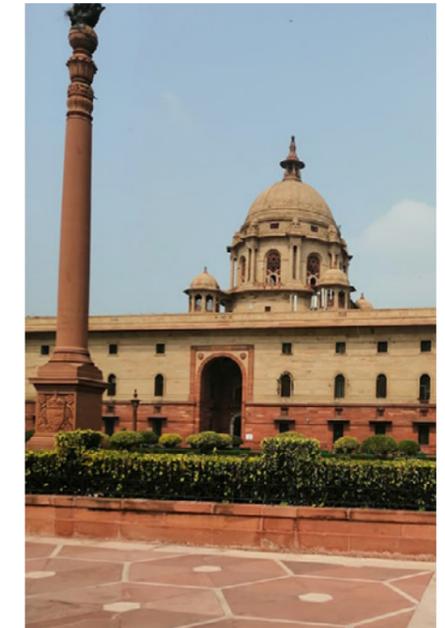
Si cet arrêt permet toutefois le recours des pays européens à des pratiques médicales contestées, il ouvre la porte à cette question : si une personne transgenre conserve ses capacités reproductrices, alors, d'un point de vue légal, une personne qui donne naissance à un enfant n'est pas nécessairement une femme.

FUTURE RÉPONSE DE LA CEDH

Afin de rester cohérente, la CEDH devrait donner raison à O. H. et dès lors, affirmer que le droit à la vie privée et familiale d'une personne est violée lorsqu'elle n'est pas reconnue dans tous les documents qui la concernent selon l'identité de genre qu'elle a pourtant fait valoir précédemment, considérant que les modifications doivent concerner non seulement ses documents personnels, mais aussi tous les documents qui abordent son identité de genre et/ou son prénom.

En effet, elle a précédemment expliqué que l'identité de genre fait partie intégrante de la sphère intime et privée de chacun-e, tout comme le droit à conserver ses capacités de reproduction lorsqu'on change des mentions sur son état civil. Ce faisant, elle ne pourrait pas ensuite nier aux personnes transgenres leur droit à la pleine reconnaissance de leur identité de genre dans le cadre de la relation parentale qu'ils entretiennent avec leur(s) enfant(s).

En résumé : Après avoir établi qu'on ne pouvait obliger une personne transgenre à recourir à une opération stérilisante, la Cour a ouvert la porte à une nouvelle forme juridique de relation parentale (par exemple, dans le cas qui nous intéresse ; un homme transgenre qui donne naissance à un en-



fant). Refuser en l'espèce de reconnaître cette relation «père-enfant» serait nier la pleine reconnaissance du genre défini par les personnes transgenres ainsi que nier la nature de la relation qu'ils entretiennent avec leur(s) enfant(s) et leur liberté à la définir.

Aussi, par cet arrêt, la Cour pourrait affirmer d'ici peu que la relation de parents à enfants est relative à la sphère privée et familiale, qui leur appartient entièrement, et qu'il convient à chaque personne de définir la nature de cette relation, sans que l'état ne puisse s'immiscer dans cette décision. La réponse concrète de la Cour est à suivre..



Navanethem Pillay, Ancienne Haut-Commissaire des Nations Unies aux droits de l'Homme

LES JEUNES LGBTQIA+



dans le monde politique belge francophone

par Brice, membre du CHEL

Dans ce contexte post-électoral de formation d'un nouveau gouvernement fédéral, je me suis intéressé à l'engagement politique des jeunes LGBTQIA+ et à la pluralité d'opinions au sein de la communauté. J'ai donc décidé de contacter les jeunesses politiques des partis francophones représentés au parlement fédéral afin de pouvoir poser quelques questions ciblées, à des membres de notre communauté bien entendu. Je tiens à préciser que j'ai fait le choix de chercher des jeunes directement concerné.e.s par les thématiques LGBTQIA+ et ayant un rôle politique.

Voici donc les réponses que j'ai pu obtenir des Jeunes CDH, des jeunes MR et de DéFI jeunes.

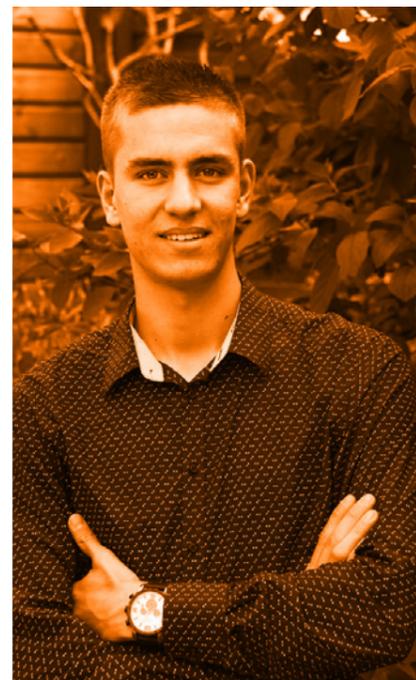
ALEXIS
cdH

Hello ! Je m'appelle Alexis. J'ai 19 ans. J'habite à Bastogne, je suis étudiant en soins infirmiers et pompier volontaire. Si je devais me définir dans la société (même si le fait de se mettre dans des cases, c'est pas mon truc), je serais pansexuel, même si mon entourage me considère gay. Pour moi, l'essentiel reste d'être bien dans sa peau, en accord avec soi-même ! En politique, je suis conseiller communal à Bastogne et secrétaire général des Jeunes cdH.

1. Comment le fait d'être LGBTQIA+ a-t-il influencé votre implication politique et le choix de votre parti ?

Je n'ai pas vraiment dû faire de « coming-out », mais que le fait de m'accepter comme je suis m'a permis de vivre ma pansexualité au quotidien. Ça n'a jamais vraiment été un secret et tout mon entourage le sait ou l'a su assez naturellement. Ça a fait partie de mon identité dès le début de ma vie politique, sans difficulté. Et ça n'a pas vraiment eu d'influence pendant ma campagne, par exemple. Je suis attentif aux questions LGBTQIA+ au quotidien, mais ça, c'est dans mes tripes, j'ai toujours eu une soif de justice pour tou.te.s. Et pour ce qui est du choix du parti, je ne peux pas dire que le cdH a souvent été très vendeur en la matière mais aujourd'hui, le projet humaniste, qui place l'épanouissement de l'humain au centre des préoccupations, c'est aller au-delà des étiquettes que la société impose aux individus, c'est recon-

naître à chacun.e le droit à vivre libéré.e de contraintes d'acceptation « extérieure », y compris en matière d'orientation sexuelle ou de genre. Cela implique de mettre les revendications LGBTQIA+ au centre du débat et de notre combat politique, mais aussi de changer complètement notre grille de lecture de la société, pour que les questions de genre et d'orientation sexuelle s'invitent dans toutes les politiques, pas uniquement dans celles du/de la Ministre de l'Égalité des chances. Ça doit juste faire partie de notre lecture complète et plurielle de la société et le cdH se doit d'être un pionnier en la matière ! En tant qu'humaniste, c'est le projet de société, libérée d'étiquettes, et le projet politique qui m'ont convaincu car ils donnent sa place à chacun.e. Au sein de ce projet, je me sens bien et à ma place en tant que membre de la communauté.



2. Pensez-vous que les personnes LGBTQIA+ sont assez bien représentées dans la politique belge en général et dans votre parti plus spécifiquement ?

Bien évidemment, il y a un engagement des personnes LGBTQIA+ en politique, comme militant.e.s pour des associations LGBTQIA+, comme militant.e.s de mouvements politiques, comme élu.e.s locaux/ales, régionaux/ales ou fédéraux/ales avec des responsabilités ministérielles. Néanmoins, il n'est pas simple d'être une personnalité politique LGBTQIA+ affirmée. Chacun.e, en fonction de son parcours personnel, affiche plus ou moins son orientation sexuelle. En coulisse, par contre, on peut compter bon nombre de membres de la communauté !

Vous seriez étonné.e.s du nombre qu'on est... Cependant, un des freins à faire son « coming out » dans le milieu reste le regard de ses collègues mais aussi celui de l'électeur/trice, même si cette vision a tendance à évoluer. Les mentalités changent, nos droits évoluent, mais le vrai virage pour moi a été de s'affranchir du regard des autres, de s'autoriser à vivre sans chercher à dissimuler tout ce qui pourrait faire penser qu'on est gay. Quand ce cap est passé, tu n'as plus peur de dire que tu es homme politique gay, ou bi, ou même pan. Et le seul électoralat que tu pourrais perdre, c'est l'électorat homophobe mais celui-là, je suis bien content de le perdre.



3. Pourriez-vous nous donner un ou plusieurs exemples de revendications et/ou actions concrètes en faveur des minorités LGBTQIA+ mises en avant par votre parti ?

Je reste convaincu que le rôle de la politique sur les questions LGBTQIA+ est d'abord de sensibiliser au droit à la différence, à ce qui n'est pas dans la norme prévue par la société, et d'apprendre à quel point chacun.e peut s'affranchir de la norme... Le rôle de la politique est de faire évoluer les mentalités vers une société où chacun.e à sa place sans devoir se cacher. Le rôle de la politique est aussi et surtout d'assurer le respect, la protection et les droits de toutes les minorités. C'est pourquoi le cdH porte une politique volontariste et veut notamment :

- Sensibiliser aux différentes orientations sexuelles dans le cadre plus global d'une meilleure éducation à la vie relationnelle, affective et sexuelle (EVRAS). Il faut généraliser les activités et savoir comment définir l'EVRAS. Pour cela, un référentiel indicatif mais précis serait intéressant. Il s'agit de donner aux trois champs (relationnel, affectif et sexuel) de l'importance car, dans la vie des jeunes mais aussi des moins jeunes, ces trois aspects sont importants pour se construire (pas « juste » savoir comment s'enfile une capote en gros) ;
- Que ce soit dans la formation initiale des enseignant.e.s ou dans les programmes scolaires et les manuels, il semble crucial de renforcer la promotion des diversités et de lutter contre toutes les formes de discriminations et les préjugés. Il s'agit pour les élèves d'aller à la rencontre de l'autre et d'apprendre à se connaître ;

- Lorsque Maxime Prévot était Ministre wallon de l'Action sociale et de l'Égalité des chances, il a soutenu le développement et la pérennisation des Maisons Arc-en-ciel en Wallonie ainsi que leur Fédération.
- Lors de la législature précédente, des améliorations ont été apportées au décret contre les discriminations. Les modifications du décret portaient sur une amélioration de la protection des personnes transgenres pendant leur processus de transition mais également sur une clarification de la protection contre le harcèlement et enfin sur l'amélioration de la protection contre les mesures de rétorsion pour les victimes et les témoins de discrimination.
- Il y a également une campagne de sensibilisation notable que le cdH a portée et soutenue : "Et toi, t'es casé-e ?" : [Gay, lesbienne, bi, trans] dis stop aux clichés ! Cette campagne visait à sensibiliser les jeunes de douze à vingt-cinq ans et les professionnel.le.s qui les encadrent dans l'enseignement, le secteur de la jeunesse et du sport, à la lutte contre les stéréotypes et les discriminations. Elle visait également à amener les jeunes à trouver de l'aide et des réponses à leurs questions, quelle que soit leur orientation sexuelle ou leur identité de genre. « Et toi, t'es casé-e ? » a été diffusée partout en Fédération Wallonie-Bruxelles. Ces campagnes sont à soutenir et à plébisciter car elles permettent à un grand nombre de personnes d'avoir accès à l'information et de dédramatiser la situation dans laquelle iels peuvent se

sentir mal à l'aise ou incompris.es par leur entourage ;

- Développer un plan d'action contre la discrimination et la violence à l'égard des personnes LGBTQIA+. Ce plan veut notamment inculquer le respect de tou.te.s vis-à-vis du choix de l'orientation sexuelle, assurer la poursuite de tous les actes homophobes et sensibiliser les policiers/ères à cette réalité ;
- Lutter contre la discrimination lors des recrutements en créant par exemple un label Diversité pour le secteur privé (genre, origine ethnique, âge, orientation sexuelle et handicap) ;
- Refinancer la justice à hauteur d'un demi-milliard pour, entre autre, que les agressions et les crimes liés au genre ou à l'orientation ne soient plus considérés comme « secondaires » et qu'ils puissent réellement être poursuivis et sanctionnés. On connaît tou.te.s une personne LGBTQIA+ qui a été agressée, et pour moi c'est insupportable de me dire qu'il y a impunité. Le cdH veut corriger cela.

On peut aussi rajouter qu'aux Jeunes cdH, on a voté une position défendant le droit aux dons de sang HSH (hommes ayant des rapports sexuels avec d'autres hommes). Ça aussi c'est la marque de fabrique des Jeunes cdH : pouvoir prendre des positions en marge du parti sur des sujets qui nous préoccupent, pour attirer son attention sur certains sujets de société, comme la question LGBTQIA+.

Je m'appelle Steve, j'ai 30 ans et je suis président national des Jeunes MR. Je vis à Bruxelles. Je me définis comme homosexuel. Je suis en couple depuis sept ans avec un autre garçon que j'ai rencontré à l'université.

STEVE
MR



1. Comment le fait d'être LGBTQIA+ a-t-il influencé votre implication politique et le choix de votre parti ?

Mon orientation sexuelle fait partie de mon identité mais je ne me définis pas uniquement à travers elle. Dès lors, je ne peux pas dire que mon homosexualité ait eu une influence prépondérante dans le choix de mon parti, comparée à d'autres valeurs (goût de l'effort, égalité des opportunités, etc.) qui ont rythmé mon parcours de vie. Par contre, je n'aurais pas pu m'épanouir au sein d'une famille politique qui ne respecte pas la liberté individuelle d'être soi-même et la liberté de vivre sa vie comme on l'entend.

MR

2. Pensez-vous que les personnes LGBTQIA+ sont assez bien représentées dans la politique belge en général et dans votre parti plus spécifiquement ?

Nous avons quand même eu un Premier Ministre ouvertement homosexuel ! Cela ne veut pas dire que le travail est terminé mais c'est quand même la preuve que les choses ont évolué de façon assez positive dans notre pays. Je pense donc effectivement que les personnes LGBTQIA+ sont bien représentées dans le monde politique belge, avec des modèles issus de différents bords politiques. Au sein du MR et des Jeunes MR, la diversité des identités

et orientations sexuelles est très bien accueillie. Je dirais même que ce ne sont pas des facteurs déterminants dans l'évolution d'un.e membre qui souhaite s'investir politiquement, ce que je trouve assez positif. Être gay, lesbienne, bi, transgenre ou autre n'est ni un frein, ni un laisser-passer. Du coup, les personnes LGBTQIA+ sont visibles au sein de notre parti et sont reconnues d'abord pour leurs compétences.

3. Pourriez-vous nous donner un ou plusieurs exemples de revendications et/ou actions concrètes en faveur des minorités LGBTQIA+ mises en avant par votre parti ?

Un projet de loi qui m'a particulièrement marqué sous la législature précédente, avec le gouvernement de Charles Michel, c'est la loi qui permet aux personnes transgenres de changer plus facilement leur prénom et leur genre sur leur carte d'identité. Désormais, iels ne doivent plus attendre de se faire opérer pour changer leurs documents d'identité. Ok, la loi est imparfaite et il faut l'améliorer mais cela représente quand même un bond en avant pour les personnes transgenres !

De manière plus générale, ce qui m'inquiète le plus, de même que de nombreux/ ses libéraux/ales, c'est l'insécurité et les violences vis-à-vis des LGBTQIA+. Notre communauté est plus visible et mieux acceptée dans la société qu'auparavant. Pourtant, on découvre chaque jour de nombreuses vidéos sur les réseaux sociaux qui montrent des personnes LGBTQIA+ qui se font ennuier, insulter, bousculer, même tabasser dans la rue à cause de leur identité et/ou de leur orientation. Insupportable ! Je crois que c'est un vrai problème auquel nous

devons nous attaquer. Je suis bruxellois et une récente étude datant de 2019 montre que 9 personnes LGBTQIA+ sur 10 ont déjà subi des agressions verbales dans les rues de la capitale. 30% rapportent même de la violence physique. C'est profondément inacceptable.

Un dernier point concerne le niveau européen. Au sein de notre famille politique (ALDE), les libéraux/ales de Belgique souhaitent renforcer les droits des LGBTQIA+ dans l'ensemble des États membres de l'Union européenne. Nous sommes relativement bien loti.e.s en Belgique puisque nous sommes le deuxième pays le plus LGBTQIA+ -friendly d'Europe selon les critères d'ILGA-Europe. Nous devons profiter de cette chance pour protéger les personnes LGBTQIA+ qui vivent dans d'autres régions où iels ne jouissent de presque aucun droit. Je pense particulièrement aux pays de l'est du continent. Nous devons profiter du cadre européen pour leur tendre la main et les aider à changer les choses dans leur pays.

Je m'appelle Adrien Dillen, j'ai 21 ans étudiant en Management à HEC Liège. Du point de vue LGBTQIA+, je me définis comme homosexuel. Concernant la politique, je suis actuellement Conseiller de l'Action Sociale (CPAS) à Chaudfontaine en province de Liège. J'ai été candidat aux élections communales de 2018 ainsi qu'aux élections régionales de mai 2019 pour le parti DéFI. Je suis également membre de la jeunesse du parti, DéFI Jeunes.

ADRIEN
DéFI



1. Comment le fait d'être LGBTQIA+ a-t-il influencé votre implication politique et le choix de votre parti ?

J'avais besoin d'un parti dont je savais que les positions, propositions et votes n'iraient pas à l'encontre de ce que je suis, et qui défendrait mes deux « curseurs » de progressisme à savoir les droits LGBTQIA+ et l'égalité homme-femme, sans minimiser d'autres thématiques évidemment. J'ai donc trouvé chez DéFI un parti qui concilie à la fois un progressisme sans ambiguïté, notamment en matière LGBTQIA+, et un positionnement centriste qui me correspond ; un parti pour lequel tant la défense des droits de l'Homme que la laïcité de l'État sont très prégnantes, chose qui est à

mon sens essentielle dans le contexte LGBTQIA+.

Je suis également heureux d'avoir trouvé un parti qui a avancé des propositions en la matière au niveau communal, ce qui n'était pas le cas de toutes les listes sur Chaudfontaine. Je pense aussi aux DéFI Jeunes qui, dans le cadre des différents scrutins électoraux, ont porté des propositions très concrètes et facilement transposables dans les programmes. Ces dernières visent notamment à favoriser le vivre ensemble, à lutter contre les discriminations, et à promouvoir le droit à la différence.

2. Pensez-vous que les personnes LGBTQIA+ sont assez bien représentées dans la politique belge en général et dans votre parti plus spécifiquement ?

Je pense que nous avons cette chance en Belgique, ce qui est assez rare dans le monde, de vivre dans un pays où les plus hautes fonctions de l'Etat ont été exercées par une personne homosexuelle. Cela crée un précédent, et montre à toute la population que l'orientation sexuelle n'a pas à être un frein. Les partis politiques belges donnent une assez bonne visibilité de leurs « personnalités » LGBTQIA+ comparé à d'autres pays, mais cela est surtout

vrai pour les personnes homosexuelles, les autres minorités sexuelles étant bien moins visibles, ce qui montre qu'il reste encore du travail. Concernant DéFI, je pense que le parti montre une assez bonne représentation à travers ses mandataires et ses militant.e.s, ainsi qu'une diversité en termes de minorités sexuelles, et cela se ressent dans le travail accompli et l'ouverture d'esprit générale du parti, des jeunes et de ses membres.

3. Pourriez-vous nous donner un ou plusieurs exemples de revendications et/ou actions concrètes en faveur des minorités LGBTQIA+ mises en avant par votre parti ?

Tout d'abord, la proposition formulée, tant par DéFI Jeunes que par la section de Chaudfontaine dans son programme, de créer une charte contre les discriminations LGBTQIA+ dans les clubs sportifs communaux. La formation des agents administratifs est également une proposition importante, notamment les agents de po-

lice aux thématiques LGBTQIA+ et particulièrement aux personnes transgenres. Ensuite, l'ancienne députée bruxelloise DéFI, Fatoumata Sidibé, a déposé en mars 2016 une proposition de résolution relative aux principes de Jogjakarta sur l'application de la législation internationale des droits humains en matière d'orientation sexuelle

et d'identité de genre, qui fut adoptée par le parlement. Une proposition qui me tient également à cœur est de sensibiliser dès le plus jeune âge aux thématiques LGBTQIA+ dans le cadre scolaire. Je citerai enfin la revendication dans notre programme fédéral de poser un cadre législatif pour une GPA éthique, pour tous les couples.



Suite au prochain numéro...



CULTURE

INTERNET

La responsabilité des influenceurs



23

par Adrien

MUSIQUE ET HISTOIRE

De l'art d'être « bons amis »



26

par Charlie

LITTÉRATURE

La confusion des sentiments



28

par Corentin

LITTÉRATURE

« beauté fatale » de Mona Chollet



30

par Coline

LA RESPONSABILITÉ DES INFLUENCEURS SUR Internet

par Adrien, infographiste des CHEFF

À chaque fois je me dis « plus jamais » et à chaque fois je tombe dans le panneau, telle la mouche attirée par la lumière dans « 1001 pattes » et qui s'y grille les ailes. De quoi je veux parler ? Des publications nulles, LGBTphobes et ignorantes sur internet de personnalités publiques plus ou moins connues, et en particulier celles de Nawak, artiste LGBT « engagé ».

QUI EST NAWAK ?

C'est un dessinateur satyrique français, qui s'est fait connaître sur Facebook en 2013 lors des débats en France autour du mariage pour tous. Rien de bien militant ni de très politique, juste des bons sentiments et une critique en surface de la manif pour tous quasi-quotidienne, qui lui ont permis de trouver très vite son public. Comme tout

bon dessinateur « engagé » et « politique », il lui arrive souvent de dire des conneries¹ (car très peu renseigné sur les sujets qu'il aborde) et ne supporte pas qu'on lui fasse la remarque en attaquant, plutôt qu'en se remettant en question et en admettant qu'il a tort.

QU'EST-CE QU'IL A ENCORE FAIT COMME CONNERIE ?



Récemment, il m'a fait bondir au plafond avec ces deux dessins (ci-contre et page suivante), où il critique et parodie ouvertement des militant.e.s LGBT minorisé.e.s réclamant une plus grande visibilité lors des marches des fiertés et une réappropriation de la Pride². Cette année avaient lieu les 50 ans de Stonewall³, c'était bien plus que légitime que de rendre hommage à cet événement à travers de telles actions et d'avoir enfin une réelle solidarité et prise en conscience au sein de notre communauté. Mais ça, Nawak ne veut pas le savoir. Tout ce qui lui importe, c'est son petit confort de mec qui a toujours été écouté à la Pride, et de dire que si elle a été annulée, c'est à cause des grands méchants militants et de leurs revendications « hétérophobes » et que les réactionnaires, ce sont eux. Petit aparté vis-à-vis de ces faits (avant de revenir sur Nawak) : le but n'est pas de virer les hétéros et les gays cis blanc de la Pride, et ça ne le sera jamais. Tout le monde a sa place à la Pride. Mais il faut être totalement hypocrite pour nier que c'est le public qui prend le plus de place dans ces cortèges et qui écrase totalement les revendications

1- Voire de glisser dans la grossophobie et le racisme par moment
 2- La demande de ces militant.e.s est, en gros, d'arrêter de toujours mettre en avant les publics LGBT privilégiés (les gays blancs) et plutôt mettre en avant les minorités au sein même des luttes LGBT, celles qui ont le plus besoin de faire entendre leurs voix (les personnes, trans, queer, racisées, TDS, etc).
 3- Révolte de la communauté LGBT (surtout la plus précarisée) à New York suite à une décente de police dans le bar « Stonewall Inn », qui a fait naître plus tard la Pride et son mouvement de révolte à travers le monde. Pride de laquelle a été écartée cette même communauté précarisée au fil des années pour laisser la place aujourd'hui aux politiques et aux sponsors plutôt qu'aux revendications d'une population oubliée et minorisée.

politiques et sociales des plus minorisé.e.s à coup de licornes en paillettes et de drapeaux LGBT estampillés Ben & Jerry. Il y a une réelle humilité à avoir vis-à-vis de tout ce qu'il se passe et un réel besoin d'écoute et de soutien des personnes concernées par les publics qui sont plus privilégiés. Ces dessins montrent juste à quel point ce mec est totalement déconnecté des réalités, sans conscience politique ni sociétale de comment fonctionne le système. Ça ne serait pas grave s'il écoutait les arguments et les explications de tout le monde sous son poste (dont pas mal de gens des CHEFF) et qu'il se remettait en question. Mais là, rien. Il fait des comparaisons dangereuses et douteuses entre une haine envers une minorité et une colère légitime des militant.e.s silencié.e.s et invisibilisé.e.s. Venant d'une personne concernée (Nawak est gay), c'est encore plus grave car ça donne des armes pour les anti qui utiliseront l'argument du « J'ai le droit c'est un gay qui l'a dit ! » pour justifier leur homophobie⁴. Alors, ce que vous allez me dire, c'est « Oui mais Adrien on s'en fout en fait, les cons sont partout ! C'est pas nouveau la non-remise en question des gens à tous les niveaux, tu vas pas t'offusquer de la moindre connerie sur laquelle tu tombes sur internet dans le Rédac'CHEFF quand même ?! » et je suis tout à fait d'accord. On ne va pas changer du jour

au lendemain les mécanismes sociétaux et de domination, surtout autour de l'humour. Mais ce n'est pas de ça dont je veux parler ici. Déjà parce que ça me fatigue, et aussi parce qu'on en a déjà beaucoup parlé dans le Rédac'CHEFF par le passé. J'utilise cette anecdote de Nawak plus parce qu'elle est le point de départ d'une réflexion et d'un sentiment d'agacement, en réalité. Le vrai problème, outre son mépris et son dessin pour lequel je réclame un Trigger Warning, c'est



STOP LES WHITE
CIS GAYS, VOUS
N'AVEZ PAS ASSEZ
DE POINTS OPPRESSION
POUR FAIRE LA
PRIDE CETTE ANNÉE!



que malheureusement Nawak a une certaine influence et notoriété sur les réseaux sociaux. Et à mon sens, c'est très dangereux.

« d'individuel », les répercussions peuvent être énormes voire dramatiques. Je pense notamment au canular que Cyril Hanouna a fait à la télé ou il répondait par téléphone à une annonce de rencontre gay avec tous les clichés possibles, pour se moquer du correspondant au téléphone. C'est drôle, c'est une blague « en passant » ? Non, parce que le problème, c'est que la limite est mince entre « se foutre de la gueule de quelqu'un au téléphone » et « et si on lui donnait rendez-vous quelque part pour se marrer ? ». Tromper des gays sur les applis de rencontre pour les piéger est une activité répandue pour « casser du pédé ». Cyril Hanouna, sans le vouloir, encourage cette pratique à travers une « simple blague ». Bon, je le sais, c'est un cas extrême, et on est loin du cas Nawak, il n'a pas des hordes de

fans et il ne risque pas de déclencher une vague de haine, mais il fait des dégâts à son niveau ; les gens qui le suivent sont des gens proches du milieu LGBT+ qui est déjà assez réfractaire avec ses propres minorités qui ont du mal à faire entendre leur voix. Si quelqu'un comme Nawak les tourne en ridicule sans prendre en compte le contexte et conforte les pro-LGBT+ dans leur haine des militant.e.s minorisé.e.s au lieu de les défendre, c'est le serpent qui se mord la queue et il enlève les progrès militants. Le militantisme et la déconstruction sont des choses très compliquées, faisant appel à beaucoup de remises en question et de réflexions autour de la société. Les concepts militants même basiques sont très difficiles à faire comprendre aux gens extérieurs à telle ou telle cause, alors VRAIMENT... On n'a pas besoin que Nawak enfonce le clou de l'ignorance alors qu'on essaye par tous

L'INFLUENCE N'EST PAS QUE NÉGATIVE

Je ne vais pas développer énormément cette partie, ce sera juste un exemple parmi tant d'autres pour finir cet article sur une note d'espoir. L'influence peut au contraire être vectrice de positif et de progrès, d'échange et de partage, comme le prouve par exemple Squeezie, un des streamers francophones les plus suivis de Youtube. Récemment, lors d'un live de plusieurs heures avec Doigby (vu par plus de 88 000 personnes à l'heure actuelle)⁸, il a abordé des sujets comme le racisme, le sexisme, le genre et les orientations sexuelles pendant sa conversation, défendant le féminisme devant les « oui mais... ? », demandant de l'aide pour les sujets qu'il ne connaissait pas très bien et se renseignant en direct sur l'asexualité, la pansexualité, la non-binarité, etc. Tout partait d'une conversation sur l'infidélité et la discussion s'est emballée vers des sujets de société de manière bienveillante et respectueuse, en recadrant ce qu'il fallait recadrer.

Que quelqu'un comme Squeezie, absolument pas concerné directement par ce genre de thématique, « montre l'exemple » en se renseignant sur des sujets en appelant à plus de compréhension de la société qui nous entoure, d'entraide et de soutien, c'est un message très fort, et ça peut ame-

ner énormément de gens à évoluer main dans la main vers plus d'acceptation⁹ là où une blague bête et méchante aurait pu devenir une punchline célèbre et bousiller la vie et la confiance en soi de beaucoup de monde. Ça ne tient vraiment à rien !

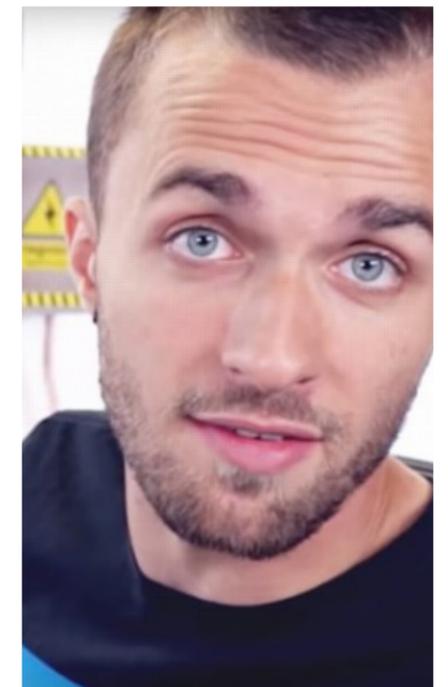


Et si les influenceurs pouvaient au mieux nous aider dans cet idéal avec leur influence ou au pire ne pas entraver cette progression, ce serait vraiment super, non ? Un grand pouvoir implique de grandes responsabilités.

Ce que je veux dire au final avec cet article, c'est que le but n'est pas de faire de tous les influenceurs des militants et d'aborder les sujets de société qui ne les concernent pas. Bien au contraire. Juste... si quelqu'un qui est beaucoup suivi et écouté/lu fait une bourde, qui est la plupart du temps pas du tout intentionnelle, il suffit de simplement s'excuser, de passer à autre chose et d'en tirer des conclusions. La communication d'internet ne facilite pas la bienveillance, je suis d'accord, mais ne rendez pas le problème plus compliqué encore en voulant imposer un avis discriminant avec la sacro-sainte « liberté d'expression ». Comprenez l'importance de l'influence et des répercussions qu'elle peut avoir dans la vraie vie. Le but n'est pas d'être chiant, d'affirmer qu'on sait mieux que les autres et passer notre temps à donner des leçons en mode militant-Twitter-snowflakes, c'est surtout d'essayer de conscientiser tout le monde aux problématiques pour aller tous vers un mieux.

pour l'avis de mon voisin de palier et qui n'a pas de réelles répercussions sur internet ne l'est pas pour un influenceur, surtout quand il s'appelle Norman⁷ par exemple. On est en droit d'attendre une certaine vigilance sur les choses qui sont dites et une prise de conscience de la part de toute personne qui est suivie.

«Terrain miné», vidéo de Norman⁷



Squeezie

LA RESPONSABILITÉ DES INFLUENCEURS

J'appelle « influenceur » toute personne qui s'expose sur internet (ou à la télé, d'ailleurs) et qui a assez de « followers » pour dire qu'il/elle a une communauté qui partage ses idées⁵ et sur laquelle il/elle a une certaine influence, donc. Que ce soient des Youtubeurs, des humoristes, des dessinateurs, des personnalités publiques, etc. Tout le monde est à la même enseigne. Et pour moi, Nawak en fait partie, qu'il le veuille ou non.

Les influenceurs influencent⁶ le comportement des jeunes ; combien ont lancé une chaîne Youtube amateur pour copier leurs idoles ? Combien ressortent des expressions d'Antoine Daniel dans la cour de récré ? Combien s'amusent à imiter les gens qu'ils admirent à travers leurs jeux, leurs

défis et leurs blagues ? Si un influenceur pense telle chose, qu'elle est présentée comme cool et qu'il apporte de la légitimité à avoir tel avis, surtout sous couvert d'humour, des gens sont validés et encouragés à avoir une telle opinion et cela les encourage à l'exprimer.

Imaginons qu'un Youtubeur rigole d'une femme trans dans ses vidéos, même sans réelle haine, que ce soit amené comme drôle avec plusieurs punchlines bien trouvées, il ne faut pas longtemps pour que ses blagues fassent dans les cours de récré sans possibilité de rétorquer car rendues populaires par une figure appréciée et respectée des jeunes. Oppression, malaise, rejet des personnes concernées, ... l'effet papillon. Pour une simple blague de quelqu'un

4- Je crois d'ailleurs que cette formulation est quasiment identique à celle que j'avais dans mon article sur les « Gays homophobes » paru dans le Rédac'CHEFF n°2 que je vous invite à lire pour compléter celui-ci (Le premier Rédac'CHEFF que j'ai mis en page ! Oh quelle nostalgie, Mireille !) (« On ne change pas » de Céline Dion en fond)

5- Et qui accessoirement ne réfléchit pas plus loin. Est-ce que je pars du principe que les jeunes sur internet sont cons ? Oui. #OKBoomer.

6- Sans blague, Adrien

7- Voir la vidéo «Terrain miné» de Norman où, pour résumer, il chouine de ne plus pouvoir faire de blagues sur les LGBT+, les noirs et les nains sans que des gens soient offusqués.

8- Voir « La grosse soirée ! (ft. Doigby) » sur la chaîne Twitch de Squeezie, à partir de 1h03 environ.

9- Est-ce que j'évite le mot « tolérance » depuis le début parce que je le déteste ? Oui

DE L'ART D'ÊTRE "BONS AMIS"

par Charlie, membre d'IdenTIQ

Durant mes études de musicologie, j'ai été amené à plusieurs reprises à travailler sur le compositeur et pianiste virtuose hongrois Franz Liszt. Figure emblématique du romantisme, il a notamment marqué l'histoire en inventant et popularisant le concept de poème symphonique, en défendant farouchement la musique instrumentale et en déployant une virtuosité pianistique rarement observée. Bref, notre homme pèse dans le monde musical et comme toutes grandes stars qui se respectent, le monde s'est intéressé à sa vie privée. Ainsi, l'on vous parlera volontiers de ses mariages, de ses enfants, des tourments qui ont composé sa vie et de la fin de celle-ci, quelque peu

malheureuse. Mais saviez-vous que Liszt était entouré de très bons amis ? C'est grâce à un article intitulé « Franz Liszt, Joseph d'Ortigue et la musique religieuse », écrit par Sylvia L'Ecuyer, que je l'ai moi-même appris. Ce fut bien heureux que je découvre ledit article, devant rédiger un travail de pas moins de vingt pages à propos de l'homme, son œuvre et le contexte dans lequel ces deux derniers ont évolué. Me voilà donc plongé dans la lecture de l'article, curieux d'en apprendre plus à propos de cette amitié fusionnelle partagée avec ce très cher Joseph D'Ortigue, critique musical du XIX^{ème} siècle.

**Et vous savez quoi ?
Une fois encore, on s'est bien foutu de notre gueule.**

Plus ma lecture avançait, plus mon cœur battait d'une fervente excitation. Comme si je lisais le récit extraordinaire d'une amourette à peine voilée. En fait, laissez-moi reprendre : ce n'était pas "comme si".

Je lisais le récit extraordinaire d'une amourette à peine voilée.

Jugez-en donc par vous-mêmes :

LETRE DE LISZT À JOSEPH D'ORTIGUE :

« Cette foi, qui m'a lui dès ma jeunesse et nous a rapprochés, cher ami, à notre première connaissance, ne s'est jamais éteinte dans mon cœur. »

LISZT EN PARLANT D'ORTIGUE À ... :

« Je suis enchanté de la lettre d'Ortigue. Lui c'est un tendre et fidèle. Je l'aime et je l'estime (et vous savez que je n'en dirais pas aisément autant de beaucoup de gens). Son amitié m'est précieuse et j'y tiens. »

D'ORTIGUE, DANS UNE LETTRE À LAMENNAIS, FAISANT RÉFÉRENCE À LISZT :

« Mais il faut que je vous exprime aussi combien je bénis les précieuses circonstances qui, pendant votre séjour à Paris, ont rendu nos relations plus étroites et plus intimes... »

Autant les premières lignes me laissaient douter, me persuadant que je ne devais pas voir d'arc-en-ciel là où il n'y en avait pas. Mais après avoir lu à propos de Liszt rêvant de d'Ortigue ou d'un des personnages de roman de ce dernier directement inspiré du compositeur, sérieusement, j'étais définitivement convaincu.

Me voilà partagé. C'est que mon cœur se gonfle d'apercevoir un peu de *queerness* parmi tous ces articles trop lisses et hétéronormés autant qu'il cogne de rage de la voir ainsi dissimulée. J'étais en colère. Vraiment. Parce que, une fois encore, on nous invisibilise. Il s'agit du seul article faisant mention de cette relation que j'ai pu trouver durant mes mois de recherches à propos de Liszt. Rien ne permet d'affirmer que Franz Liszt est l'icône bise du romantisme que j'attendais (oups, je viens de le

faire). Je ne peux pas le *prouver*, certes, mais cette correspondance fleurant l'amour m'en a persuadé. Après tout pourquoi pas ? Je n'ai aucune idée de la manière dont les hommes s'adressaient les uns aux autres lors de leurs échanges épistolaires durant le XIX^{ème} siècle, peut-être était-ce courant mais laissez-moi en douter. Juste laissez-moi voir en Liszt cette icône dont on nous prive. Car c'est un sujet tabou. Interdit. Ridicule. L'homosexualité, la bisexualité des grand-e-s artistes, c'est quelque chose d'un peu spécial, une frivolité sur laquelle on ne doit pas s'attarder, qui s'explique par leur statut déjà décalé d'artiste. Cela passe pour un Bowie moderne et sa musique populaire ou des Verlaine et Rimbaud ayant passé leur vie à se déchirer mais pas plus. Il ne faudrait pas que ce soit quelque chose de banal, de normalisé, de sérieux, cela doit rester une exception, une petite ex-

« Je suis enchanté de la lettre d'Ortigue. Lui c'est un tendre et fidèle. Je l'aime et je l'estime [...] Son amitié m'est précieuse et j'y tiens. »

centricité de plus qu'on accorde à quelques un-e-s. Les autres, iels ont des ami-e-s. De bon-ne-s ami-e-s. Voire de *très bon-ne-s ami-e-s*. L'université et le monde de la recherche m'ont fait ressentir cela. Ce ne sont là que des reflets de la société, comment pouvait-il en être autrement ? La part belle est faite aux hommes hétéros cis blancs.

J'ose espérer que les choses changent. Mais pas assez vite, comme toujours. On ne parle que de sujets LGBT+ là où on s'y attend : dans les études de genre, par exemple. Diable, on ne devrait pas surprendre les autres ailleurs ! Pas en musicologie à l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve (*how surprising*), en tout cas. Cela doit être une règle tacite, connue de tous. Alors je m'approprie le peu dont je puisse me saisir. J'ai été touché par ces mots échangés il y a deux siècles de cela et fatigué qu'une fois encore on ne parle que de "bons amis".

Cet euphémisme insultant utilisé par tant de personnes. Pour ne pas choquer, ne pas offusquer, ne pas déranger. Je réclame ces icônes du passé flouées, invisibilisées, arrachées à leur propre histoire. Pour une histoire LGBT+, pour que l'on arrête de nous sortir que tout cela est neuf, que c'est une maladie de notre siècle, que nos histoires ont commencé il y a à peine une cinquantaine d'années. C'est une diversité de toujours et, peu importe les efforts des petits esprits (et même de ceux se croyant grands), elle perdura à jamais. Nous n'existons pas car vous fermez les yeux sur nos existences. Ouvrez-les et fermez-la. Le monde ne s'en portera que mieux.

Et n'oubliez pas, ALL HAIL BISEXUAL LISZT !

Chronique littéraire

LA CONFUSION DES SENTIMENTS

l'homosexualité au sein de l'œuvre

par Corentin, membre du CHEL

La Confusion des sentiments (*Verwirrung der Gefühle*) est une nouvelle de l'auteur autrichien Stefan Zweig, traitant – comme le titre l'indique – de l'ambivalence sentimentale entre un jeune étudiant et son professeur. Alors que les deux protagonistes oscillent entre fournaise et glace, Zweig narre une passion homosexuelle inavouée, et ce avec brio et flamboyance.

Après avoir lu *Lettre d'une inconnue*, seul ouvrage à ce jour qui m'ait fait pleurer de la première à la dernière page, l'envie me prit de m'intéresser davantage aux œuvres de cet écrivain viennois si singulier. Sa faculté à décrire les émotions de manière exacerbée tout en gardant une certaine finesse et tout en restant poétique me pousse à croire qu'il était, d'une certaine façon, le digne héritier du mouvement politique et littéraire *Sturm und Drang* (littéralement "tempête et passion"), précurseur allemand du Romantisme, dont Goethe fut la figure la plus emblématique.

En effectuant mes recherches, mon attention se focalisa sur l'une de ses œuvres majeures, *La Confusion des sentiments* – extraite du recueil de nouvelles éponyme paru en 1927 – pour la simple et bonne raison qu'elle conte une idylle entre deux hommes. Je n'ai donc pas tardé à me procurer le livre et à le lire presque d'une traite.

EN VOICI LE RÉSUMÉ APÉRITIF :

Roland von D. est un étudiant de dix-neuf ans, fêtard et rebelle, qui fréquente l'université plus par obligation paternelle que par intérêt. Alors qu'il décide de se reprendre en main, il quitte Berlin afin de se former dans une petite ville de province. C'est ainsi qu'il rencontre son professeur de philologie dont le charisme et le magnétisme suffiront pour captiver le jeune homme dès le premier cours. Instantanément et grâce à son enseignant, il se passionne pour les vers de Shakespeare, dévore des bibliothèques entières afin d'être la fierté de celui qui deviendra bientôt son mentor. Leur relation initialement formelle ne tardera pas à muter en une fusion intellectuelle et en un désir charnel constamment refoulé. Néanmoins, le maître – c'est ainsi que Roland le désigne – est souvent ambigu à l'égard de son élève, alternant entre tendresse et rejet. L'étudiant passionné comprend alors que son professeur, qui mène une vie solitaire et semble particulièrement mélancolique, cache un lourd secret...



« Étant elle-même beauté, la jeunesse n'a pas besoin de sérénité : dans l'excès de ses forces vives, elle aspire au tragique, et dans sa naïveté, elle se laisse volontiers vampiriser par la mélancolie.¹ »



Le titre fait référence à un terme employé par Goethe pour décrire *l'univers sentimental de Heinrich von Kleist*², écrivain allemand du XVIII^e siècle. Ainsi, dans *Le Combat avec le démon*, essai de Zweig dépeignant les vies tumultueuses de Kleist, de Hölderlin et de Nietzsche, l'auteur explique : « Jamais les relations de Kleist avec une femme ou un homme ne sont simples et nettes, ce n'est jamais de l'amour véritable, mais quelque chose de trouble et d'exalté, ce trop ou trop peu qui est la marque de son sentiment amoureux, sans cesse – comme le dit lumineusement Goethe – il se perd dans « la confusion des sentiments. »³ »

Zweig fait alors le lien avec sa théorie sur le démonisme, qu'il qualifie de force destructrice habitant les personnalités les plus talentueuses. Certains passages de la nouvelle reprennent d'ailleurs mot à mot des métaphores employées dans l'essai.

Je dois admettre que l'association entre la supposée ambiguïté sexuelle de Kleist et un concept dont le nom provient du mot "démon" m'a d'abord interpellé. Cependant, j'ai ensuite compris que Zweig était profondément passionné par les esprits marginaux, subversifs et torturés, et la piste de son homophobie fut alors écartée.

En outre, *La Confusion des sentiments* est une véritable déclaration d'amour à la littérature, et certains auteurs LGBT+ – supposés ou avérés – sont évoqués. On peut notamment citer Walt Whitman, poète américain du XIX^e siècle dont Zweig était un admirateur, qui qualifia l'amour hétérosexuel d'*amative love* et l'amour homosexuel d'*adhesive love*.

Aussi peut-on ajouter que Stefan Zweig entretenait une correspondance avec Sigmund Freud et, bien que je n'apprécie guère le père de la psychanalyse, il faut admettre que ce dernier déclara que « les personnes homosexuelles ne sont pas des malades ». Il qualifia d'ailleurs la nouvelle de « chef d'œuvre ».

Un autre aspect original de l'œuvre est la façon dont les relations homosexuelles sont abordées au sein du récit (spoiler alert) : d'abord sous-entendue (mais aisément devinable), l'homosexualité du professeur est finalement explicitement révélée (tout comme ses aventures avec de jeunes prostituées) avant un baiser d'adieu entre les deux protagonistes.

Traiter l'homosexualité, sujet encore tabou à l'époque, si frontalement dans une fiction fut alors un acte courageux de la part de l'auteur, d'autant plus que celui-ci était (jusqu'à preuve du contraire) hétérosexuel.

Pour conclure, *La Confusion des sentiments* est un ouvrage majeur à ajouter à votre bibliothèque LGBTQIA+. D'une part pour sa beauté (je le répète, l'exaltation émotionnelle que Zweig retranscrit avec tant de finesse et avec tant de poésie est sublime), d'autre part pour sa thématique envisagée avec sincérité.

AUTOUR DE L'AUTEUR...

Stefan Zweig naquit le 28 novembre 1881 à Vienne, dans une famille juive et dans un milieu bourgeois. Il effectua de nombreux voyages, et l'écriture devint rapidement une passion pour lui. Écrivain, poète, journaliste, dramaturge et biographe, il acquit sa notoriété dans les années 20, principalement grâce à ses nouvelles. Il se naturalisa britannique, puis s'exila au Brésil suite à la montée du nazisme, avant de se suicider par empoisonnement avec sa seconde épouse le 22 février 1942.

1. Stefan ZWEIG, *La Confusion des sentiments*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2019, Pavillon Poche
2. Tatjana MARWINSKI, *Présentation* dans Stefan ZWEIG, *La Confusion des sentiments*, Paris, Éditions Robert Laffont, 2019, Pavillons Poche
3. Stefan ZWEIG, *Le Combat avec le démon*, « La pathologie du sentiment », Paris, Belfond, 1983, pages 15-16

LITTÉRATURE

par Coline, chargée de com' des CHEFF

Lecture transversale de « **BEAUTÉ FATALE** » de Mona Chollet



Avez-vous déjà ressenti cet instant de clarté, où tout votre horizon s'élargit d'un seul coup grâce aux mots soigneusement choisis par un.e auteur/trice qui, en exprimant à la perfection un sentiment diffus qui vous habitait jusqu'alors, vous tend une main presque palpable pour vous extraire de votre brouillard ? Mona Chollet does it.

Pourtant, le titre du premier livre que j'ai lu d'elle n'aurait jamais retenu mon attention dans un rayonnage de librairie. « Beauté fatale ». Deux mots qui ne m'évoquent pas grand chose, ou peut-être juste de la méfiance, comme j'en aurais à l'égard des bouches qui les emploient. Mais un cadeau d'anniversaire l'a fait se retrouver entre mes mains. Aujourd'hui, il trône dans ma bibliothèque, rempli de fluo un peu sec et de pages au coin rabattu. Sa principale

qualité, je pense, c'est de ne pas seulement fustiger le patriarcat pour avoir renvoyé les femmes à la sphère intime, à l'espace privé, au corps et à la parure, mais aussi de rendre toute leur place et leur intérêt à ces « refuges ». Ainsi, dans l'introduction, Mona Chollet affirme : « Dans un monde défiguré, pollué, tenné par la peur, l'horizon sur lequel chacun s'autorise à projeter ses rêves s'est rétréci jusqu'à coïncider avec les dimensions de son chez-lui et, plus étroitement encore, avec celles de sa

personne. [...] La mode, associée à l'insouciance, au rêve et à la beauté, fournit une échappatoire mentale et imaginaire. » Futiles, les tutos beauté, les articles de déco de Noël ? Et si l'esprit en avait besoin pour se ressourcer avant d'affronter l'hostilité du monde extérieur ? Plus de honte à consommer des mass medias au discours superficiel, quand bien même on peut - parfois - légitimement critiquer le système qui les produit. Elle cite d'ailleurs Susan Bordo qui

« [...] d'une part, rejeter les stéréotypes aliénants, et d'autre part, revendiquer ces centres d'intérêt féminins que la culture officielle méprise. »

estime que ces deux attitudes, en apparence contradictoires, sont « deux pôles de tension aussi nécessaires l'un que l'autre au combat féministe et au changement social », à savoir d'une part, rejeter les stéréotypes aliénants, et d'autre part, revendiquer ces centres d'intérêt féminins que la culture officielle méprise. En évacuant ainsi une certaine culpabilité féminine, et en valori-

sant au contraire la « subjectivité féminine », Mona Chollet entre dans son sujet : « De génération en génération, les femmes se sont en effet constitué bien malgré elles une culture partagée, officieuse, illégitime. » Et de considérer que le monde a besoin de savoir, de tirer les enseignements de cette (sous-)culture reléguée au rang de délire d'adolescentes. « Assumer sa propre sensibilité, sa propre manière de voir et de faire, qui peuvent être héritées d'un passé de domination, mais qui, lorsqu'on a le courage de les imposer sur la place publique, au lieu de les ruminer frileu-

sement dans l'entre-soi féminin, se révèle d'une grande valeur pour l'ensemble de la société. » Prenons par exemple le goût des objets et du détail, qui est une grande qualité pour survivre dans ce monde. Savoir apprécier l'univers en modèle réduit, en format poupée, ou même polypocket, c'est loin d'être anodin. Les facultés intellectuelles et la précision du geste qu'on en

retire sont précieuses tout au long de la vie. Elle prendra encore la défense de la culture de masse, qui est « capable du meilleur comme du pire » et qui peut se révéler « bien plus amicale pour les femmes que la culture « noble » et savante. » Mona Chollet est donc là où je ne l'attendais pas et dès le départ, elle me captive, comme le velours qui change de couleur selon le sens où on passe la main.

Ceci dit, la suite du livre aura bien sûr à cœur d'analyser la façon dont le complexe mode-beauté a retourné contre les femmes ces armes puissantes au service de leur aliénation, les plaçant sans cesse dans une double injonction, à savoir « soyez belles selon nos critères » mais si vous l'êtes trop, vous serez jugée superficielle - ou pire, malade - et le piège se refermera sur vous. Un des chapitres les plus intéressants à cet égard traite des troubles alimentaires et en particulier de l'anorexie, ce phénomène typiquement féminin puisqu'il touche à 90 % des femmes. Mona Chollet rétablit une

vérité simple et pourtant peu partagée : il ne s'agit pas d'une affaire de femmes dans laquelle la société ne serait pas impliquée, que du contraire. Même l'univers de la mode où ce phénomène est particulièrement prégnant n'est pas « un monde à part », mais bien une caisse de résonance : « [il] capte la vision que la société se fait des femmes et l'amplifie en retour. » Derrière ce « *Une femme prend toujours trop de place.* »

trouble, Mona Chollet analyse l'existence d'un fantasme absurde, instillé dans les cerveaux féminins : celui d'exister sans corps. Toute son approche de cette question est éminemment philosophique et pertinente et s'il est difficile de la synthétiser ici, nous pouvons citer Susan Bordo qui en dessine une forme de conclusion : « Si le corps, c'est le mal, et si la femme c'est le corps, alors la femme c'est le mal ». La même autrice estime, à rebours du discours médical, que l'anorexie ne constitue pas la rupture, mais

se situe au contraire dans la continuité de ce que vivent l'ensemble des femmes, à savoir des représentations et des attentes sociales. En effet, Mona Chollet a cette réflexion puissante : « Le corps est le dernier lieu où peuvent s'exprimer la phobie et la négation de la puissance des femmes, le refus de leur accession au statut de sujets à part entière ; ce qui explique peut-être l'acharnement sans bornes dont il fait l'objet. [...] Une femme prend toujours trop de place. »



Mona Chollet

La même logique s'applique à la chirurgie esthétique. Elle prendra en exemple Michael Jackson et sa quête de blancheur, perçue comme une simple folie personnelle, une dégénérescence de superstar mégalomane, alors qu'il n'a fait que trop bien répondre aux stimuli culturels. En résumé, les personnes qui intègrent trop bien les codes racistes et sexistes de la beauté subissent une double peine : « quand les choses tournent mal, la société décline toute responsabilité et attribue leur malheur à une lubie ».

La réflexion de Mona Chollet s'orientera ensuite vers l'exposition du corps, la manière dont celui-ci est scruté pour en déceler les moindres défauts. Et elle prendra comme point de départ la question de la lumière, de l'éclairage impitoyable, de cette tendance profonde au minimalisme, à l'architecture épurée, comme pour mieux prendre le corps en défaut. « Nous vivons dans un monde surexposé », dit-elle. « Et elle vient de loin cette lumière qui est à la fois celle d'un supermarché et d'un laboratoire. » Et d'embrayer sur notre « frénésie » de conformité : « Il y a quelque chose de

sidérant dans la facilité avec laquelle nous nous laissons persuader que, pour être désirés et aimés, nous devons éliminer tout ce qui nous rend singuliers. » Alors que « on ne peut pas être aimé pour sa conformité plastique. Le mannequinat avale le physique et recrache la personne ».

Last but not least, puisque le livre va selon moi crescendo dans le sordide, le dernier chapitre de « Beauté fatale » aborde l'opportunisme de marques comme L'Oréal, Dior ou Mattel dans leur intégration d'une certaine diversité dans leurs modèles, à grands renforts de phrases mielleuses prétendant servir la beauté de chaque femme, peu importe son origine. Alors que, dans le même temps, John Galliano, directeur de Dior, profère d'odieuses insultes racistes sous l'emprise de l'alcool. « Cette alternance de déclarations vertueuses et de sérieux dérapages est curieusement récurrente dans le monde de la mode et de la beauté. » Et toute cette mascarade ne suffit bien sûr pas à écarter la blancheur, la blondeur, la minceur et la jeunesse en tant que summums de la beauté selon une référence mondiale imposée. En témoignent les complexes

d'Oprah Winfrey à l'égard de ses cheveux crépus, ou de Jennifer Grey à l'égard de son « nez juif » la poussant à une rhinoplastie (celle-ci la pénalisant, puisque son public lui a subitement tourné le dos mettant fin brutalement à sa carrière). Même en quittant la sphère des célébrités, les produits promettant de blanchir la peau font fureur sur les continents asiatique et africain, avec des dégâts terribles sur la santé. Et lorsque les femmes racisées échappent à ce filtre blanchissant, leur beauté est systématiquement valorisée sous l'angle de l'exotisme. Et Chollet de citer Rokhaya Diallo : « Ces plastiques perçues comme très « africaines » permettent donc à la mode et aux marques de créer un espace exotique au milieu de la norme blanche et blonde, ce qui laisse libre cours à l'imaginaire qui est associé aux femmes noires : la nature brute et sauvage et un certain primitivisme associé à l'animalité. »

Mise en garde de la rédaction : quand on referme ce livre, une sensation d'étouffement peut nous envahir. Un peu comme si on découvrait de la merde sous une couche de plaqué or. J'adore.

1. Je n'ignore pas que Mona Chollet et moi partageons beaucoup de points communs, comme le fait d'être issues de la classe moyenne, d'être de la même génération et d'avoir été de sages petites filles blanches, et que ce qu'elle décrit et qui fait parfois office chez elle de madeleine de Proust, fait écho chez moi également. A ce titre, sans doute toutes les femmes ne se reconnaissent-elles pas dans son discours autant que moi.

2. Présentatrice de télévision noire à la tête d'un tv show américain à son nom.

3. Vedette de « Dirty dancing ».

LE MILIEU FETISH GAY

Cette sous-culture LGBTQIA+

par Adrien, infographiste des CHEFF

On ne choisit pas ce qui nous excite et ce par quoi on est excité.e (ou non excité.e, d'ailleurs), vous le savez tout aussi bien que moi. Vaste sujet que les attirances et les préférences sexuelles, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qui me rend fou/folle chez cette personne ? Pourquoi cette situation au lit m'a énormément fait d'effet ? Pourquoi être attiré.e par ceci, pourquoi cela nous révolte, faut-il y trouver forcément une explication ? Bien sûr que non... Mais qu'en est-il quand notre attirance et notre plaisir sexuel ne sont pas définis uniquement par la personne avec qui on couche, mais par des éléments extérieurs ? Et quand parfois même ces seuls éléments extérieurs peuvent nous suffire ? C'est ce qu'on appelle couramment le fétichisme¹.

Alors oui, roulement de tambour, cet article va être une espèce de coming-out de ma part (encore un !). Ça fait bientôt plus d'un an que pas mal d'évènements dans ma vie m'ont poussé à me remettre profondément en question et faire des choix, mettre en pause une partie de ma vie pour explorer d'autres facettes de moi-même sur lesquelles je ne m'étais encore jamais penché, sur mes attentes, sur ce que j'aimais VRAIMENT et sur ce dont j'avais besoin. Je me suis toujours oublié jusqu'à aujourd'hui, à plutôt chercher à correspondre à ce qu'on attendait de moi plutôt que de vivre ce que je ressentais. Et je commence à revenir de ce voyage, je peux ainsi un peu vous en parler ! Mais pourquoi en parler ? Parce que le kinkshaming² rode dans le milieu LGBTQIA+ et parfois jusque chez les CHEFF, et que c'est hors de question de

laisser des jeunes en questionnement le subir d'avantage comme je l'ai subi. Si j'ai voulu écrire cet article, c'est pour défendre ma paroisse, expliquer « de l'intérieur » ce que c'est, mon ressenti, et tenter d'expliquer en quoi les mecs en cuir et harnais à la Pride y ont parfois plus leur place que n'importe quelle personne lambda et que le puritanisme n'y fera rien. Le milieu fetish gay a une histoire, fait partie inhérente de la culture LGBTQIA+ au même titre que les Drag Queens, et que la libération et l'empowerment sexuel est, il me semble, à la base des luttes queer à travers le monde. Vous trouvez ça « bizarre/pervers » ? Tant mieux, c'est ce que voulait dire « queer » à la base. Tout le monde est beau, tout le monde est grand, et personne n'a le droit de vous faire vous sentir honteux/se pour ce que vous êtes.



Je vous préviens tout de suite, cet article n'a aucun but ou réel intérêt historique, il n'est basé sur rien d'autre que sur mes réflexions personnelles absolument pas objectives et sur le vécu d'autres mecs qui vivent les mêmes tourments que moi, le tout absolument pas documenté autre part que sur Wikipédia. Grosse ambiance.

FETISH ? KINK ? KEZAKO ?

Avant toute chose, quelques explications et définitions sont nécessaires, histoire de bien se comprendre.

Un kink désigne une pratique sexuelle particulière un peu « spéciale » que tu affectionnes tout particulièrement, comme le fistfucking, la domination, le BDSM, etc., alors qu'un fetish, c'est l'excitation ou l'obsession pour un « objet »³ qui de base n'est pas sexualisé, qui provoque une excitation inexplicable, une obsession ou un sentiment de fascination, qui prend le dessus sur le reste. Ça fonctionne psychologiquement un peu comme les phobies, qui sont une peur inexplicable pour quelque chose qui n'est pas censé être effrayant de base, mais qui vous stresse à outrance et peut provoquer des crises de panique. Hé bien le fetish c'est l'inverse, quelque part. On ne sait pas trop d'où ça vient, mais c'est là et il faut apprendre à dealer avec ça.

Attention toutefois, ne vous cherchez pas des fetish là où il n'y en a pas. Ce n'est pas parce que vous aimez les mecs musclés que vous êtes fétichiste des mecs musclés, ou si vous préférez les cheveux longs aux cheveux courts, ce n'est pas une simple « attirance », un fétichisme est avant tout une obsession démesurée pour quelque chose

de précis, au point qu'il devient difficile de s'en passer⁴.

D'où ça vient et pourquoi ? On ne sait pas, et je ne pense pas qu'il faille spécialement à tous prix le savoir, quelle utilité ? Ce qu'il faut retenir, c'est qu'on a tous des petits « trucs » plus ou moins prononcés et que tant que ça ne fait de mal à personne, c'est PAS GRAVE.

De ce que j'ai pu remarquer au fil de mes rencontres, c'est que ça provient souvent de la fascination pour quelque chose qui de base n'est « pas nous », quelque chose qui nous a toujours été interdit ou qui est totalement à l'opposé de ce qu'on est socialement. Par exemple, la majorité des hommes qui aiment être dominés sexuellement, jouer les esclaves, qui ont besoin de ça pour se libérer, sont souvent de grands hommes d'affaires qui, toute la semaine, sont obligés de jouer les patrons et de dominer d'autres personnes. Les mecs qui sont fascinés et excités par les tenues « street » genre jogging et basket sont souvent des petits bourgeois et au moyen-âge, il n'était pas rare que les riches organisent des fêtes déguisés en paysans, et que ça finisse souvent en orgie. L'inaccessible ou l'opposé devient objet de désir.



Pour moi, ce n'est pas anodin que le fétichisme du cuir, de l'uniforme et de la masculinité à outrance soit si répandu et important dans la communauté et la culture gay. Les gays sont socialement considérés comme « pas masculins » et j'ai l'impression que cette masculinité volée, les gays la récupèrent parfois dans leur sexualité et leurs fantasmes (coucou Tom of Finland).

Je ne dis pas que c'est toujours comme ça, mais vous l'aurez compris, c'est purement psychologique. Sans aller dans les détails, ça relance d'ailleurs la réflexion sur le degré d'inné et d'acquis dans les préférences sexuelles et ce qui excite VRAIMENT les gens. Est-ce l'être humain en tant que tel (avec ses hormones et son sexe) ou les projections et la perception que tu as de lui/elle et le degré d'excitation qu'il/elle te procure vis-à-vis de ce qu'il/elle représente ? Vous avez deux heures.



Illustration de Tom of Finland, artiste homo-érotique des années 1970 qui a beaucoup influencé la culture gay fetish

3- Le terme « objet » est très large. Ça peut être effectivement un objet, comme des gants, des bottes, des collants par exemple, comme ça peut-être une matière comme le cuir ou le latex ou plus spécifiquement une partie du corps, comme les pieds, les cheveux, les mains (ici on parlera de partialisme).

4- Je précise pour les petits mecs gays en mal de likes qui se prennent en photo sur Instagram avec un harnais accompagné de #fetish. Je vous vois.

LE MILIEU FETICHISTE DANS LA COMMUNAUTE GAY⁵

Pour voir un peu dans quelles circonstances est née cette culture fetish, il faut remonter à l'époque de Stonewall, justement, dans les années 1960. A cette époque, l'homosexualité même était considérée comme un fetish, une perversion, une déviance. Il n'était pas vraiment question d'amour mais de « pratiques sexuelles » (sodomie, fellation, fist-fucking, ...) puisque l'idée même du couple était considérée comme hétéro. C'est de là que naissent les bars gays, les lieux « malfamés » où il fallait se cacher pour avoir du « casual-sex » sans se faire prendre en flagrant délit par la police. Les hommes vivaient leurs pulsions et leurs fantasmes en draguant dans les parcs la nuit, derrière un bosquet, ou dans les ruelles sombres d'un bar, avec possibilité de se faire embarquer (et humilier) par les flics. Ah, ça fait rêver ! (Non). Mais qui dit « activités illicites et clandestines » dit « codes pour repérer ses compères ». Et je peux vous dire que c'était plutôt élaboré ! Enfin, « c'est ». Car ce code est encore utilisé aujourd'hui dans les bars fetish. On l'appelle le « hanky code » (ou le code mouchoir).

Le principe était de porter un mouchoir d'une couleur bien spécifique attaché au bras, dans la poche arrière de son jean ou sur un coté de sa ceinture. La couleur désigne une pratique particulière, et le côté gauche/droit désigne le rôle (actif/passif ou dominant/soumis) dans lequel la personne veut avoir une relation sexuelle.

HANKY CODE

Actif (gauche) // Passif (droite)

Noir - SM

Gris - Bondage

Blanc - Vanille⁶

Bleu foncé - Sexe anal

Bleu clair - Sexe oral

Rouge - Fisting

Vert - Prostitution⁷

Orange - Ouvert à tout

Violet - Piercing

Jaune - Water Sport⁸Brun - Dirty⁹

A l'origine, cette pratique d'afficher subtilement son rôle est née du temps des cowboys, au milieu du XIXe siècle, face au manque de femmes pour danser des danses de couple : l'homme avec un foulard bleu « faisait l'homme » et celui avec un rouge « faisait la femme ». Ce code a évolué petit à petit, d'abord pour signifier juste le rôle (actif/passif) avec le trousseau de clés dans la poche gauche ou droite du pantalon, puis avec plus de précisions avec le retour du mouchoir avec des couleurs spécifiques.

Aujourd'hui, ce sont plutôt les brassards ou les bracelets en cuir agrémentés d'une couleur particulière qui font office de hanky code. Avec la facilité actuelle à trouver des partenaires sexuels qui nous correspondent (avec tous les bars gays à thème ou les sites de rencontres), le code aujourd'hui fait plus office de « revendication de pratique », comme un espèce de marqueur d'appartenance à une sous-catégorie fetish, que de moyen de chercher subtilement quelqu'un dans la pénombre un soir de pleine lune.

En parlant de drapeaux et de communautarisme, il est bon de rappeler que toutes les communautés fetish gay sont connectées et font partie de la même histoire.

La communauté cuir s'est tout d'abord formée et organisée comme une espèce de « réaffirmation de la virilité » et d'un rejet de l'image efféminée des homosexuels de l'époque dans l'inconscient collectif. Comme toute communauté basée sur le rejet, des types de personnes se sont vite imposées comme modèles à suivre : jeunes, musclés, imberbes, majoritairement blancs et virils ce qui, vous vous en doutez, a commencé à poser problème à ceux qui ne correspondaient pas à ces critères¹⁰. C'est ainsi qu'une dizaine d'années plus tard émergera la communauté bear, sorte de re-

fuge pour tous les hommes à la recherche de virilité ne correspondant pas aux critères des Leathermen : gros, ventrus, poilus, de tous âges, de toutes couleurs de peau... Et on retrouve tout ça dans leurs drapeaux : le drapeau leather (créé en 1989) reprend les couleurs les plus fréquentes du hanky code, alors que le drapeau bear (créé en 1992), sorte de version upgradée du drapeau leather, remplace le cœur avec une patte d'ours et arbore un dégradé de bruns, symbolisant à la fois les différents pelages des ours et la diversité des couleurs de peaux. Petit à petit, ces sous-communautés se sont imposées comme faisant partie intégrante de la communauté LGBT et paradiant fièrement à la Pride, démystifiant le fétichisme et le revendiquant comme étant tout aussi important que les autres luttes identitaires.



5- J'utilise le terme Gay parce que c'était le terme utilisé à l'époque (gay voulait dire « tout ce qui n'est pas hétéro cis famille traditionnelle papa dans maman ») et aussi parce que c'est la partie de la communauté LGBTQIA+ qui est la plus majoritairement concernée.

6- « Vanille » est un terme qui désigne le sexe « normal/banal », sans pratique ou fetish particulier. Il vient du fait que la vanille est la glace « de base », le goût le plus répandu dans la population.

7- Une autre teinte spécifique de vert désigne les relations Daddy/Son (homme mature/minet)

8- « Water Sports » voulant dire « Sports aquatiques », désignant en réalité les « Golden Shower » (« douches dorées »), qui désigne en vérité l'urophilie. Tant de mots compliqués pour si peu !

9- Pareil que « Water sports », je vous laisse deviner ce qu'il se cache derrière le terme évasif « dirty » à partir de la couleur utilisée.

Photo © Roy Volanti JR



JACK THOMPSON - Premier homme trans racisé à être élu Mister Leather International (2019)

ET AUJOURD'HUI, QU'EST-CE QU'IL EN EST ?

C'était la question que je me posais en me rapprochant de ces communautés. J'avais vraiment peur de rejoindre un univers oppressif et discriminant, 100% blanc cis et toxique. En tous cas c'était l'image que j'en avais¹¹.

En suivant plusieurs figures du milieu fetish gay (les misters leather et misters bear entre autres¹²) et en analysant leurs prises de position, je me suis assez vite rendu compte qu'il y avait une espèce d'envie commune de repolitiser les luttes, prônant en masse l'inclusion de fait de tout le monde et prenant une part importante dans tous les événements possibles.

Bien que les communautés leather et bear se soient bâties sur un désaccord, ils avancent aujourd'hui main dans la main et leur différenciation ne tient plus vraiment qu'à un « type » de personne, sans réel rejet d'un côté comme de l'autre, toujours avec cette envie de porter leurs voix à un niveau politique. J'ai personnellement vécu énormément de bienveillance et de body-positivity au sein de ces communautés, d'entraide et de soutien, rencontré beaucoup de personnes très différentes, et je ne me suis jamais senti aussi bien avec moi-même que depuis que je côtoie des gens issus de cette communauté.

“ Serre les dents putain, montre que t'es pas un pantin Tu peux faire c'que tu veux, vas-y explose et fous l'feu [...] Sans le vivre, ben ça c'est grave, et ça c'est pire que rester à mentir dans le sort qu'on se nie tout bas¹³ ”

COMMENT FAIRE POUR EXPLORER TOUT CA ?

Tu te poses des questions à ce niveau ? Tu aimerais te confier et rencontrer des gens avec une sexualité et une pratique proche de la tienne ? J'ai quelques conseils pour toi, jeune padawan¹⁴.

Internet : tu peux rejoindre un site de rencontres spécialisé comme Recon¹⁵ qui regroupe dans ses catégories les intérêts fetish les plus courants (et qui propose souvent pas mal d'articles sur les différents fetish rédigés par ses membres), un site plus spécifique (Google et moi sommes tes amis) ou alors tu peux tout simplement préciser sur un site de rencontre lambda ce que tu cherches, par exemple faire un compte PlanetRomeo dédié à ton fetish (les gens recherchent beaucoup avec des mots-clés. Si si, crois-moi).

Dans la vraie vie : te rapprocher d'associations fetish comme MSC Belgium qui font des rencontres régulières, souvent sur Bruxelles et parfois en Wallonie, ou te rendre tout simplement à des bars en particulier comme le Baroque à Bruxelles. Alors oui, la moyenne d'âge est plutôt de 40 ans (ce qui n'est pas un problème en soi) mais c'est parce qu'on assume ses fetish souvent beaucoup plus tard, après avoir vécu plusieurs années à se mentir à soi-même. A toi de changer la donne si tu veux rencontrer des jeunes ! (Et il en existe, oh ça oui).



J'espère que cet article vous aura intéressé.e.s et vous aura permis d'y voir un peu plus clair concernant cette sous-culture LG-BTQIA+. Je conclurai cet article très personnel avec la réponse à la question que tout le monde se pose depuis le début, LE sujet qui intéresse la Belgique, à savoir « mais au final Adrien, et TOI ton fetish, c'est quoi ? » ce à quoi je répondrai avec beaucoup de joie et d'allégresse : « Ça ne vous regarde pas ! »

disparait drapé de mystère

10- Chacun a son type de personne, bien entendu, et il serait hypocrite de dire qu'il n'y a aucune forme de virilité recherchée dans cette communauté, mais d'un autre côté il n'est fondamentalement pas obligatoire d'être viril ou musclé pour être fétichiste du cuir.

11- The Boots, célèbre bar de cruising gay fetish à Anvers, afficherait clairement sur sa porte ne réserver ses soirées qu'aux hommes « avec pénis ». J'utilise le conditionnel car j'ai cherché à vérifier cette information comme j'ai pu, sans succès. Mais voilà, vrai ou pas, ça commençait mal dans ma tête.

12- Chaque année ont lieu des élections de « mister fetish », sorte de parodie de miss France, où les candidats ne sont pas élus pour leur physique mais surtout pour leur programme de luttes à défendre (majoritairement contre le VIH), qu'ils devront promouvoir à tous les événements gays/fetish auxquels ils seront amenés à participer.

13- J'ai longtemps hésité à citer « Show Yourself » et « Into The Unknown » de la Reine des Neiges 2, mais... Je sais pas, ça faisait moins fetish (alors que Eddy De Pretto, en basket et survet, un peu plus).

14- Je n'ai jamais vu un seul Star Wars de ma vie

15- Il y en a un emultitude, comme Scruff ou Daddyhunt, mais Recon reste le plus fréquenté.

les **CHEFF**



Une fédération, sept cercles



Infos et agenda sur www.lescheff.be ou sur Facebook CHEFF ASBL

Envie de parcourir les précédents numéros du Rédac'CHEFF ?



SUR FACEBOOK

suivez la page publique **Rédac'CHEFF** et retrouvez tous les numéros en PDF dans l'album « Le kiosque »

SUR NOTRE SITE

cliquez sur l'onglet **Rédac'CHEFF**. D'autres articles sont disponibles dans l'onglet **Blog** !

SUR YOUTUBE

pour regarder les vidéos des interviews : rendez-vous sur notre chaîne YouTube **CHEFF Fédération**

Avec le soutien de l'Égalité des chances



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES